



HAL
open science

Reste si tu veux : le durable doit-il durer ?

Hippolyte Gilabert

► **To cite this version:**

Hippolyte Gilabert. Reste si tu veux : le durable doit-il durer ?. Architecture, aménagement de l'espace. 2015. dumas-01387060

HAL Id: dumas-01387060

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01387060>

Submitted on 26 Oct 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Le pouvoir du couple décideur-concepteur sur un édifice et sur la ville est incontournable. Nous avons vu de quelle manière sa tâche marque le temps et l'espace, comment il est légitimement l'auteur de la métamorphose de notre environnement. Dans un contexte contemporain peu soucieux de l'avenir, il pense rarement la disparition de son œuvre. A moins d'un développement de l'obsolescence programmée à des fins économiques, la régulation de la fin de vie d'une architecture est difficilement imaginable dans la situation économique, politique et culturelle actuelle. L'architecture pensée par sa finitude, quand elle n'est pas ultra marginale, s'intéresse à des projets à très court terme. Cependant une intuition profonde m'indique que la disparition peut être développée pour devenir la force du projet architecturale; non pas comme un but à atteindre mais comme une consécration à anticiper

“ RESTE SITU VEUX ”

Le durable doit-il durer?

Hippolyte Gilibert

“ RESTE SITU VEUX ”

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



HIPPOLYTE GILABERT

« RESTE SI TU VEUX »

Le durable doit-il durer ?

Mémoire de Master mené à
l'École Nationale Supérieure de Nantes,
sous la direction de Marie-Paule Halgand
en 2015

0. INTRODUCTION

0.1. L'état du développement durable

0.2. Introduction à la disparition

1. NIER L'ÉROSION

1.1. L'architecture durable

1.1.1. Devoir de protection

1.1.2. Fantasme de postérité 1 : l'égo

1.1.3. Fantasme de postérité 2 : le patrimoine

1.2. Une projection à cours terme

1.2.1. Les mandats politiques

1.2.2. Les garanties et les normes

1.2.3. Parlons projet

2. LES FRUITS DE LA DÉSUÉTUDE

2.1. L'abandon

2.2. La ruine

2.3. La démolition

2.4. La reconstruction

3. ENJEUX ET ILLUSTRATIONS D'UNE ARCHITECTURE EN DISPARITION

3.1 Disparition

3.1.1 Retour sur disparition inhérente

3.1.2. Bâtir c'est détruire

3.2. Obsolescence programmée ou négation simulée

3.3. Une alternative au durable

3.3.1. Eloge à l'érosion

3.3.2. Une autre vie : réemploi

3.3.3. Faut-il redouter la mort?

4. OUVERTURE ET PROJECTION

Merci

à Marie-Paule Halgand pour avoir toujours cru en moi
et surtout pour son soutien,

au Restaurant Universitaire de l'ENSAN pour m'avoir si bien
nourri une année durant,

à l'équipe de la bibliothèque de l'ENSAN pour sa disponibilité
et son laxisme quant à mes retards,

à Teodoro Gilabert pour avoir tenté de me transmettre le goût
de la lecture et de l'écriture. Cette éducation à retardement m'a
permis d'écrire ces quelques pages avec joie. Remerciement pour
sa relecture efficace,

à Cécile Capron pour son accueil lors de
mes week-ends de travail sur la côte,

au Groupe 42 pour son soutien permanent et ses heures de pointe,

à Clément Dagneaux pour nos discussions stimulantes et ses
conseils,

à la famille Rowland, source permanente d'inspiration, d'ouver-
ture d'esprit et de critique constructive. Merci à Richard pour son
soutien amical sans laquelle je n'aurai pu gérer cette année,

aux curieux avec qui j'ai eu la chance de discuter de la disparition,

à Bettina Horsch d'avoir accepté de participer au jury de la soute-
nance de ce mémoire,

anticipé à Evelyne Thoby, pour la qualité d'impression de ce tra-
vail de mémoire.

INTRODUCTION

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

0. INTRODUCTION

0.1. L'état du développement durable

En 2009, dans le cadre des TPE (Travaux Personnels Encadrés), je réalisais mes premières études sur l'habitat durable. Jeune scientifique, j'avais choisi la thématique « environnement et progrès » pour m'orienter ensuite vers la problématique : « étudier et comprendre le fonctionnement d'une maison active en s'appuyant d'une démarche expérimentale ». J'effectuais mes premières recherches, expérimentations et simulations sur une architecture. L'aboutissement fut un édifice parfait, un modèle de maison pour l'avenir, l'idéal du pavillonnaire durable.

Six ans plus tard, la question du durable reste omniprésente. Le nombre d'ouvrages traitant le sujet s'est multiplié et les puissances politiques et commerciales s'en sont emparés et en ont établi les grands principes. L'étalement urbain est devenu la bête noire des municipalités. La performance thermique de nos logements est une priorité nationale et sa normalisation est toujours plus rigoureuse. L'École Nationale d'Architecture de Nantes possède même une unité d'enseignement orientée sur la question de la durabilité. A travers des cours d'histoire, de patrimoine, d'environnement, de technique, d'art ainsi que des travaux pratiques, visites, conférences et lectures conseillées, le futur architecte doit savoir faire durer.

Motivé par une volonté d'étudier le malaise général

autour de la préoccupation environnementale, la notion de « développement durable » devient la porte d'entrée à ma réflexion.

La première définition du *développement durable* est celle de Gro Harlem Brundtland : « développement qui répond aux besoins du présent sans compromettre la capacité des générations futures de répondre aux leurs ». Elle s'exprime dans le cadre d'un congrès autour du climat organisé en 1987 par la Commission mondiale sur l'environnement et le développement de l'Organisation des Nations unies. Cette conférence se concrétise par la rédaction du Rapport Brundtland, officiellement intitulé *Our Common Future*. Il devient une référence dans le domaine de la préoccupation environnementale et est utilisé comme base au Sommet de la Terre de 1992. Plusieurs éditions de ce rapport sont publiées et créent la distinction entre développement durable et soutenable. Contre la demande de la Commission d'employer le qualificatif soutenable, le concept du développement durable s'est diffusé dans le monde entier. Presque trente ans plus tard chacun semble s'accorder sur sa première définition.

D'autre part, le Petit Robert considère le « développement » comme le « fait de grandir, croître, progresser, prendre de l'importance, de l'essor, de l'expansion » alors que le « durable » définirait ce qui est de « nature à durer longtemps, être constant, permanent et stable ».

Alors que la définition du développement durable proposée par Gro Harlem Brundtland semble claire et de

bon sens, cette seconde analyse sémantique en trouble la compréhension.

Définitivement ancrée dans le langage courant, l'expression développement durable prend la forme d'un oxymoron, c'est-à-dire une figure de style qui consiste à allier deux mots de sens contradictoires pour leur donner plus de force expressive. Si elle est *a priori* claire et usuelle, cette parade rhétorique en complique pourtant la compréhension. Le développement durable devient difficile à déchiffrer et à exploiter. Malgré une stratégie médiatique visant à le rendre plus évident - à l'image de la couleur verte ayant envahi les campagnes de promotions immobilières et politiques - le développement durable n'a naturellement pas vocation à être accessible. Bertrand Méheust¹ souligne que les oxymorons sont des outils politiques qui « favorisent la destruction des esprits, deviennent des facteurs de pathologie et des outils de mensonge. Plus l'on produit d'oxymores et plus les gens sont désorientés et inaptes à penser. Utilisés à doses massives, ils rendent fou ».

Le malaise autour du développement durable, chez les professionnels comme pour le public, pourrait bien être dû à cette subtilité étymologique. Progressivement, cette confusion serait devenue un frein dans la décision politique, l'adhésion du public, l'innovation des professionnels et la bonne formation des futurs architectes. Les acteurs de la ville, mal avertis sur la réalité dans laquelle ils déambulent, ne peuvent agir en conséquence.

1 Bertrand Meheust, La politique de l'oxymore, Comment ceux qui nous gouvernent nous masquent la réalité du monde, Paris, La découverte, 2009, 161 pages

Il est devenu impératif de remettre définitivement en question le développement durable. Ainsi, il sera enfin possible de répondre à sa problématique initiale : « répondre aux besoins du présent sans compromettre la capacité des générations futures de répondre aux leurs ». « Reste si tu veux » est l'occasion de pencher sur cette préoccupation, le sous-titre de ce travail devenant « Le durable doit-il durer ? ».

0.2. Introduction à la disparition

« Un architecte doit-il construire ? Par son statut est-il automatiquement légitime pour concevoir et réaliser, sur de nouvelles terres ? Un architecte peut-il détruire ? ». Voilà des questions curieuses soulevées lors de mon rapports d'activité au Sénégal qui présente et met en valeur un an d'édifications - parfois monumentales.

La réponse de l'architecte à une commande impose au client une manière de vivre - il l'aura voulu - en déterminant un mode d'habiter. Par son geste il génère surtout une dynamique nouvelle à un environnement qui lui n'a rien demandé. Ainsi une terre vierge est assaillie par une masse construite rasant un humus fertile. Le voisinage voit arriver un OTNI dont il se passerait volontiers. Si ces questions sont traitées avec le plus de tact possible, elles n'en demeurent pas moins violentes et destructrices. « Bâtir c'est détruire » disait Vincent Mangeat. La destruction est inhérente à la construction, tant dans son apparition que son retrait. Pour le moment il est difficile de trouver une solution alternative à la

disparition d'un état, d'une situation initiale, qu'impose l'édification. En revanche, la disparition correspondant à la fin de vie peut elle être anticipée afin de la traiter avec noblesse. Le retrait comme l'aboutissement d'un projet bien mené. Un bâtiment en terre et non entretenu fond. La matière, puisée du sol, érigée en des murs, retourne finalement à la terre. On assiste à une alternance horizontale/ verticale/horizontale systématique. Cette alternance est sûrement l'un des fondements primordiaux de notre idéologie et de nos projets. Cette technique assure la réversibilité de l'ensemble de la productions. Le retrait de l'édifice se fait dans la paix.

En ce qui concerne le design, n'est il pas étrange de l'imposer à toute une population? L'homme n'est il pas capable de construire lui même?

Evidemment et il nous le prouve quotidiennement, le vernaculaire étant sur les feux de la rampe. Cependant, il construit mal mais il ne faut pas le blâmer. Radicalement orienté par un système socio-politico-économique puissant il érige des murs pour lesquels ses ancêtres se seraient insurgés. Redonner l'image de marque à la construction en terre est alors une première étape dans le résolution de malaise profond. Ensuite, il faudra rendre à ces hommes les techniques dont ils ont été privées pendant plus d'un demi siècle. C'est ce travail que je souhaite entreprendre pour les années à venir pour ensuite devenir berger, berger de la terre, *Earth Shepherd*.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1. NIER L'ÉROSION

L'acte de construire impose à l'environnement une nouvelle mesure. La décision d'édifier en un lieu implique sa métamorphose, le passage d'un état à un autre, une destruction inhérente¹, la disparition d'une forme pour l'émergence d'une autre.

L'homme légitime met en œuvre des moyens financiers, humains et matériels pour assouvir ce besoin. Aujourd'hui - au-delà de quelques soucis techniques, budgétaires et de délais - il réalise cette étape d'érection avec la plus grande aisance grâce à une expérience acquise le long de son histoire. Il a perfectionné sa méthode, développé ses outils, optimisé son organisation. Il est capable de construire dans les plus brefs délais des structures sans cesse plus imposantes et dans n'importe quel contexte. Ses performances sont diffusées par des médias friands de méga-structures, parfois propagandistes. Le spectateur vit dans un environnement où tout problème trouvera sa solution bâtie : un conflit sera réglé par un mur, la puissance d'une vague dissipée par une digue, un mort contenu dans une tombe. « On peut tout construire »², ainsi chante l'étudiant en architecture, dans un monde où la construction s'est imposée comme un phénomène évident et qui est symbolisé par nos villes, en perpétuelle croissance. Même si certaines zones miraculées sont protégées par des

1 Vincent Mangeat est architecte suisse et professeur à l'École Nationale Supérieure d'architecture de Saint-Étienne et de Lausanne. Adepte des formules courtes, pour illustrer des paradoxes il énonce notamment « Bâtir c'est détruire »

2 A l'école d'architecture, les professeurs n'hésitent pas à affirmer à leurs étudiants qu'il est possible, aujourd'hui, de tout construire. La contrainte structurelle et budgétaire ne doit pas être un frein à la conception et la créativité. L'étudiant peut et doit construire en toute circonstance.

mesures de conservation environnementale - parfois à des fins spéculatives³ -, la pratique de l'édification est devenue naturelle.

Face à cette généralisation de la construction, la prise en compte du phénomène d'érosion est négligée. En effet, les maîtres de la construction semblent omettre cette notion d'usure, d'effritement et d'évolution de l'état initial menant inévitablement à la fin de vie, disparue ou non.

Notre tâche consiste ici à comprendre comment cette négation s'est imposée et les conséquences qu'elle implique sur notre environnement, urbain notamment.

3 Le village de Garipçe, à l'embouchure du Bosphore avec la mer Noire, est depuis une quinzaine d'années soumis à une loi de protection environnementale mais voit arriver une méga-structure inattendue. L'exemple est développé dans le chapitre « Obsolescence programmée ».

1.1. ARCHITECTURE DURABLE

Architecture : « acte de construire des édifices »

Durable : « nature à durer longtemps, être constant, permanent et stable »

Le Petit Robert

Pour comprendre le phénomène de négation de l'érosion, nous tentons d'abord de comprendre l'émergence au cours du temps d'une architecture durable, de l'acte de construire de façon à faire durer. La nécessité de protection de l'architecture, son essence ethno/ego centrique puis l'émergence patrimoniale, comme trois portes d'entrées de nos recherches.

1.1.1. Devoir de protection

Léger et mobile au cours de l'ère nomade, l'abri se bâtit ensuite avec l'arrivée de la sédentarisation. Démontable et déplaçable il était conçu d'éléments légers. Il s'implante ensuite dans le sol et l'homme érige ses premiers murs. D'abord imaginé comme protection de lieux de culte il se développe rapidement pour abriter les hommes, dans des régions fertiles et propices à l'agriculture. C'est ainsi que naît il y a dix mille ans l'embryon de ville Jericho, dans les plaines du Proche-Orient. C'est la révolution néolithique, la première preuve du désir constructif de l'homme. Pour protéger des intempéries et des prédateurs, l'architecture se consolide et favorise le regroupement humain et son développement. Du besoin de protection et de survie de l'espèce humaine,

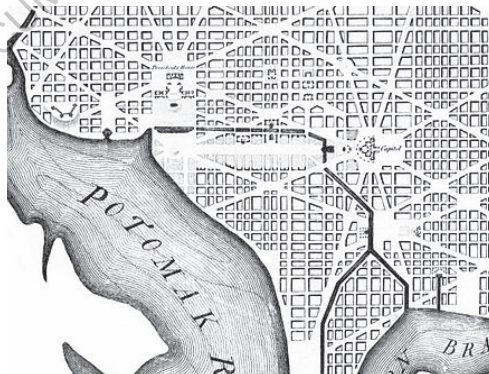
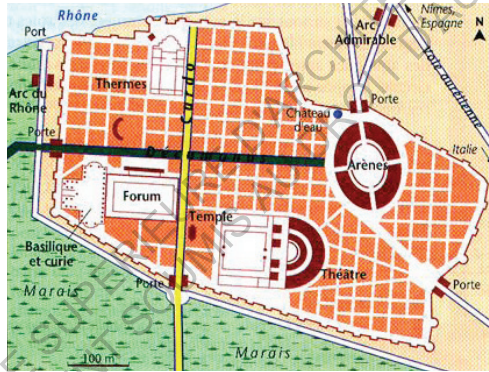
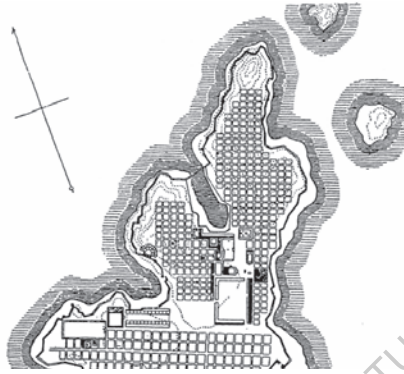


émerge une architecture durable et des premiers conglomerats urbains. Catal Hüyük, en Anatolie en sud, est le premier rassemblement représentatif de la nécessité de protection. Les habitations qui la composent sont juxtaposées les unes avec les autres et ne sont accessibles que par les toits. Quand la pierre est disponible proche de ces villes, l'homme l'érige en des murs bruts et solides. Dans le cas contraire il pense et travaille le matériaux terre pour le rendre le plus constructible et résistant possible. S'organise ainsi une société décidée à durer, là où elle s'est implantée.

Cette nouvelle structure qu'est la ville connaît des périodes de prospérité dont elle profite pour se développer en son sein mais aussi hors de ses frontières. Des modèles urbains se diffusent progressivement sur le territoire et les époques. Les invasions successives que subit un territoire l'influence profondément. L'exemple de l'Empire Romain illustre une colonisation territoriale accompagnée d'une volonté de diffusion d'un modèle politique, économique, social et urbain. L'arrivée des troupes romaines sur une nouvelle terre est symbolisée par l'implantation d'un centre et le tracé de deux axes majeurs, la *cardo* et le *decumanus*. Ce principe urbain de la ville quadrillée est emprunté aux Grecs et aux recherches d'Hippodamos de Milet. Aujourd'hui de nombreuses villes sont fortement marquées par cet héritage vieux de deux mille ans.

Le paysage bâti dont nous sommes les héritiers n'est pas seulement le résultat des invasions romaines mais plus largement d'une quête du solide, garante de notre protection.

MODÈLE - MILET, ARLES, WASHINGTON



L'édifice et la ville devant rassurer, des matériaux toujours plus résistants ont été adaptés à la construction, des structures ont été pensées afin de résister aux offensives, naturelles ou non. L'homme fragile a constitué un patrimoine bâti permettant de l'abriter le mieux possible. Il se cache derrière des murs épais et haut, derrière des portes et des douves. Il s'isole en hauteur, sur des buttes, des mottes ou des montagnes. Il se protège derrière les plus forts, qui deviennent garants de sa survie et accèdent à un rang hiérarchique naturellement plus élevé. Le besoin de survie et de protection est devenu un droit pour certains et un devoir pour d'autres. Ainsi, depuis la tour de Jéricho en passant par les Ziggourat, les pyramides, les châteaux médiévaux, les églises et les bunkers ne nombreux symboles illustrent cette vocation protectrice et hantent nos imaginaires pour être aujourd'hui toujours préservés.

Les catastrophes sont plus médiatisées et destructrices que jamais. Il n'empêche que de nouvelles prouesses techniques sont sans cesse réalisées et des records de hauteur, largeur, capacité sont tous les jours battus. On assiste à un anachronisme généralisé entre d'un côté des disséminations humaines et matérielles importantes et de l'autre une démonstration constructive insolente, assumée et motivée. Ce défi contre les forces de la nature est diffusé par de nombreux médias. Des émissions de télévision⁴ narrent les aven-

4 *Les Constructeurs de l'extrême* est une série documentaire diffusée notamment sur National Geographic Channel, Discovery Channel et Direct 8. La série traite de la grandeur et de la course aux records de l'ingénierie moderne. Dans chaque épisode, le spectateur peut découvrir une merveille d'ingénierie actuelle et chacune des étapes historiques de découvertes et d'inventions.

SYMBOLE - CHOQHAZANBIL, SAINT-NAZAIRE



tures épiques de la construction contemporaine, ces édifices extraordinaires qui s'érigent de plus en plus haut, sans crainte de l'avenir. Face à cela la presse liste quotidiennement les victimes d'incidents. Le spectateur est alors ballotté entre les 700 morts népalais suite au séisme de 7,9 sur l'échelle de Richter et les 828 mètres du Burj Khalifa de Dubaï - voilà un bon sujet pour le Zapping de Canal +. Nous assistons en silence à une distinction dans le droit à la protection et le devoir de protéger. Alors qu'il est prouvé que certaines zones sont en péril, les constructions s'y multiplient sans cesse. Chaque siècle, un tremblement de terre plus fort que les autres secoue Katmandou et sa région. Le dernier a eu lieu en 1934 et a atteint une magnitude de 8,4 sur l'échelle de Richter. Il avait alors tué environ 17 000 personnes à la fois en Inde et au Népal. Précédemment, en 1833, une secousse avait dévasté la vallée de Katmandou. Le constat est le même pour Istanbul , Los Angeles, Tokyo.

Le principal prédateur de l'homme semble être sa propre activité. Il doit se protéger de lui-même car il construit et laisse construire des structures fragiles dans ces endroits exposés à des risques. Il multiplie les sources de dangers et de destructions potentielles. Alors, pendant la guerre froide, de nombreux américains construisaient des bunkers antiatomiques dans leur jardin pour se protéger d'éventuelles frappes de leurs voisins soviétiques. L'homme tente de limiter le réchauffement de la planète sur laquelle il évolue. Ce dérèglement climatique dont l'activité de l'homme est officiellement coupable. Ce même homme qui tente de gérer son surplus de déchets nucléaires radioactifs, qu'illustre le film

RECORDS



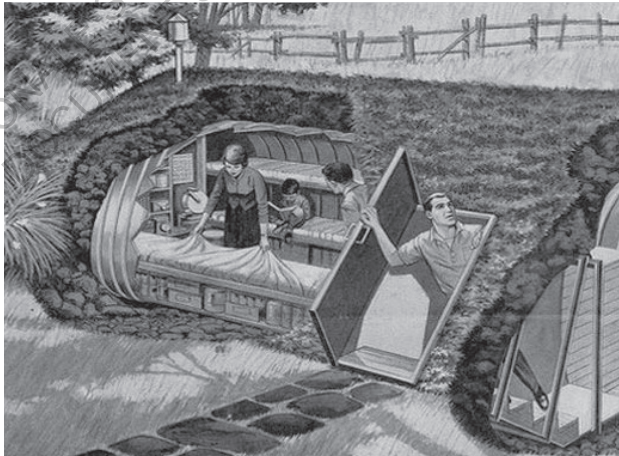
Into Eternity, projet stockant pour les cent mille ans à venir cette masses radioactives à cinq cent mètres sous terre. Into Eternity est le paroxysme d'une société de la protection et de l'erreur humaine.

Dans ce climat d'inégalité et d'incohérence, le jeune occidental est bercé par le culte du durable. Face à la menace grondante, il est convaincu dès son plus jeune âge par cette nécessité de solidité. A l'image du *petit cochon*⁵ qui a bercé ses nuits, il se protège naturellement du *grand méchant loup*. Il vit dans du solide toute sa vie, à l'abri des offensives barbares. A son domicile, sur son lieu d'apprentissage, de travail puis dans sa tombe, il évolue dans des structures pensées pour résister au temps et aux éléments. La question de la destruction et de la reconstruction est toute gérée par son assurance. La rigueur technique imposée à son environnement lui assure sa rigidité - parfois trop⁶. Il dort ainsi sur ses deux oreilles et rêve secrètement des plans de sa future maison qu'il transmettra à ses descendants au moment de rejoindre son monument de granit azuline. Ainsi, ses enfants et petits enfants, en plus de vivre chez lui, lui rendront visite éternellement pour l'anniversaire de sa disparition. Sa crainte de disparaître est comblée et sa trace assurée. L'édifice comme une prolongation de l'égo.

5 *Les trois petits cochons* - Walt Disney - 1933

6 Les normes de résistance et le coefficient de sécurité qui les accompagne sont parfois surestimées. La construction en terre est ainsi sabotée par des résistances imposées trop importantes et incohérentes avec certains projets.

D'OÙ VIENT LA MENACE ?



1.1.2. Fantasma de postérité 1 : l'égo

De l'acte de construire est né à la Renaissance le métier d'architecte. Le constructeur n'est plus simplement celui qui protège, il participe du rayonnement de sa cité. En France la création en 1671, de l'Académie royale d'architecture, assure l'élaboration d'une doctrine et contribue à la fois à valoriser la profession et à lui donner un fondement théorique. A présent distingué de l'entrepreneur, l'architecte doit juger de ce qui est beau et de ce qui fait la bonne ville. Son travail comme une œuvre, le bâtisseur est à présent artiste et penseur; sa place d'expert devient essentielle.

Ce bâtisseur-architecte-artiste, par son geste, marque donc l'espace mais aussi le temps. En plus de son savoir faire technique, de sa connaissance de la résistance, il travaille à présent son dessin dans un souci d'esthétique. Il est celui qui assure « la fusion entre les performances techniques et l'art [...] essence même de l'architecture » comme le signale Thom Mayne, architecte déconstructiviste américain et fondateur de Morphosis. La quête de durée autrefois motivée par la nécessité de se protéger est doublée par une volonté de diffusion culturelle et de postérité. Dans l'*Architecture*⁷ de Vitruve, l'auteur félicite déjà ses prédécesseurs qui ont transmis à ses contemporains leurs savoirs et leur histoire.

7 En -25, Vitruve rédige *De Architectura*, traité d'architecture et véritable encyclopédie des techniques de l'Antiquité romaine. Seule trace écrite de l'œuvre architecturale Antique, il occupe une place primordiale dans le fondement théorique de l'architecture occidentale, depuis la Renaissance et jusqu'à la fin du XIXe siècle.

COURS D'ARCHITECTURE

ENSEIGNÉ DANS L'ACADEMIE ROYALE
D'ARCHITECTURE.

PREMIERE PARTIE.

OU SONT EXPLIQUEZ LES TERMES,
L'origine & les Principes d'Architecture, & les pratiques des
cinq Ordres suivant la doctrine de *Vitruve* & de ses principaux
Sectateurs, & suivant celle des trois plus habiles Architectes qui
ayent écrit entre les Modernes, qui sont *Vignole*, *Palladio* &
Scamozzi.

DEDIE AU ROY.

PAR

M. FRANCOIS BLONDEL

*De l'Academie Royale des Sciences, Conseiller Lecteur & Professeur du Roy en
Mathematique, Professeur & Directeur de l'Academie Royale d'Architecture,
Maréchal de Camp aux Armées du Roy, & cy-devant Maître
de Mathématique de Monseigneur le Dauphin.*

Seconde Edition, augmentée & corrigée.



A PARIS, chez L'AUTEUR.

Et se Vend

A AMSTERDAM,

Chez PIERRE MORTIER, Libraire
sur le Vyendam.

M. DC. XCVIII.

Plusieurs siècles plus tard Luigi Snozzi s'exprime lors d'un entretien⁸ autour de la question de la durée en architecture et affirme que « toute architecture tend vers le permanent ... vers l'éternité » et qu'elle est la « seule discipline qui s'occupe de poser des points fixes pour l'Homme ». D'une autre manière Jean Nouvel s'exprime en 2008 à l'occasion de l'exposition *Architecture = Durable* au pavillon de l'Arsenal et décrit sa pratique comme l'art de : « Faire des bâtiments que l'on a le désir de conserver... ». L'architecte possède alors le savoir, le droit mais surtout le désir de marquer non seulement le présent, mais aussi l'histoire de sa discipline et de sa société.

Evidemment, plus la matière construite sera solide, plus elle traversera les âges et plus elle fera parler d'elle, de ses commanditaires et de son concepteur. Etant plus simple de parler d'une œuvre préservée que disparue, il faut préserver ou anticiper ce maintien. Il faut construire durable.

Dans une société où la préoccupation de l'image individuelle est à son paroxysme, et dont la diffusion est à la portée de tous, le statut d'architecte reste une manière légitime de marquer « pour l'éternité ». La construction d'un édifice est le geste absolu pour faire parler de soi et pour se démarquer du simple citoyen. A l'ère de l'éphémère, l'architecte, grâce son statut - en péril ? - détient l'un des rares privilèges de diffusion durable.

8 En 2013, Antoine-F Nunes, étudiant à l'école nationale supérieure d'architecture de St Etienne rencontre Luigi Snozzi pour discuter de la *permanence en architecture*. Il publie ensuite cet entretien-mémoire aux éditions Huguet.

SYMBOLE - BABEL



Alors, comment résister à la tentation de marquer plusieurs années, décennies et siècles ? La réponse paraît compliquée, et la question peut-être même hors propos.

L'architecte contemporain est ainsi félicité par de nombreux prix. Parfois posthumes⁹. Parfois durable¹⁰. Ces prix sont à la fois une reconnaissance professionnelle et une forme de publicité. Ils sont l'aboutissement d'un projet bien mené et le consécration désirée par de nombreux concepteurs.

Ce phénomène de la publicité de l'architecture contemporaine est primordial lorsque l'on parle de durée. L'architecture est le moyen pour son commanditaire transmettre une image au public. L'architecture a toujours été une manière de donner à voir, de diffuser une image. Construire est une manière de symboliser. Construire durable, une manière de diffuser le symbole de pérennité. Entretenir est une manière de préserver et transmettre ce symbole. La disparition pourrait devenir le symbole de la chute d'un système économique, politique, vivant. Les conséquences de cette chute ou crise, seront développées plus tard.

En aucun cas nous ne nous aventurons ici dans une critique de la société occidentale contemporaine. Ces propos participent simplement d'une tentative de compréhension de la temporalité de l'architecture.

9 Frei Otto, Prix Pritzker 2015 mort quelques jours avant l'obtention de son prix. Décoré pour son œuvre passée.

10 Prix de l'architecture durable

SYMBOLE - WALL TRADE CENTER



1.1.3. Fantasma de postérité 2 : le patrimoine

En un demi-siècle, la notion de patrimoine s'est généralisée comme une prolongation et une précision de celle de monument historique. Elle est devenue une source de recherche, de théorisation et de débats très riches. Notre approche est introductive et a pour objectif de cerner les enjeux contemporains de la préservation. Depuis sa première utilisation par Gustavo Giovannoni¹¹, le *patrimoine* n'a cessé d'être réutilisé et les débats autour de la préservation furent nombreux au cours du XXe siècle. A l'image de la conférence de la Société des Nations à Athènes en 1931, réunissant des spécialistes de la ville et de son histoire. Pour Françoise Choay, cette représentation d'un « précédent remarquable » ne sortait pas du cercle de ces spécialistes.

Auparavant, le patrimoine historique était constitué d'un ensemble de monuments, de chefs-d'œuvres. Les édifices remarquables étaient considérés comme une statue ou une peinture. En France, il fallut attendre les années soixante, et la loi Malraux de 1962 pour reconsidérer sérieusement la question de monument. Ce dernier énonçait « qu'en architecture, un chef-d'œuvre isolé risque d'être un chef-d'œuvre

11 Dans « L'urbanisme face aux villes anciennes », publié en 1931, Gustavo Giovannoni, architecte et ingénieur Italien constate que les structures anciennes rendent difficile la réorganisation urbaine et introduisent une problématique quant à la conservation de monuments et du patrimoine. Il estime que la perte d'une telle richesse n'est pas envisageable, mais aussi qu'il est impossible d'aller à l'encontre du changement du « progrès ».



mort »¹². Ainsi, le patrimoine urbain devint un enjeu majeur des villes françaises.

La préservation qui concernait des édifices prodigieux a ouvert son champ de considération et d'action à l'ensemble des œuvres du passé. Pour citer Françoise Choay : « sous la double poussée de l'historicisme croissant et surtout de la prise de conscience des dangers et menaces engendrés par l'industrialisation, l'urbanisation et les nuisances qui en sont solidaires, ce terme en est venu à désigner la totalité des biens hérités »¹³. Cette ouverture est aussi une manière de viser un public plus large, ou bien est un public large qui permet cette ouverture? Cette évolution dans l'appréhension de notre patrimoine était déjà développé par Aloïs Riegl en 1903 dans *Le culte moderne des monuments*¹⁴ où il fait la distinction entre *valeur d'ancienneté* et *valeur historique*.

Avec la notion de patrimoine nous tentons de conserver la matière et la marque du passage de nos ancêtres. Nous perpétuons la volonté d'ancrer à jamais l'acte de création de nos pères, qui, jamais n'auraient imaginé une telle reconnaissance. La dénomination par le terme « Patrimoine » implique à présent une forme d'institutionnalisation et ainsi d'immuabilité et de projection dans le temps. Une production artistique, si elle est achetée puis exposée par un

12 Discours d'André Malraux devant les députés, à l'Assemblée, le 4 août 1962

13 Choay et Merlin, 1988, p. 471-472

14 *Le culte moderne des monuments* est un essai analytique, de l'auteur Aloïs Riegl (1858-1905), figure de l'histoire de l'art contemporaine. Il questionne le concept du monument historique et révèle les valeurs conflictuelles sur lesquelles il repose.

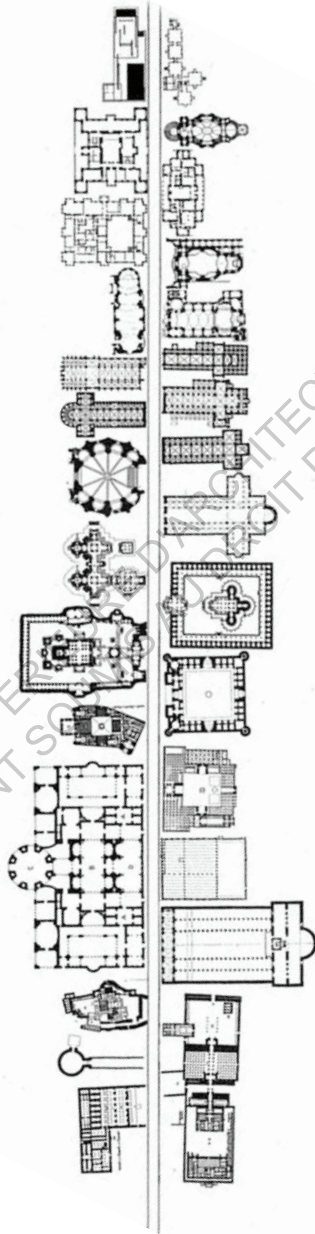


musée devient une œuvre d'art reconnue, même si sa valeur est éventuellement discutée. Le passage de l'atelier au musée, implique un changement de statut et une préservation assurée. Il en est de même avec un édifice patrimonialisé. Il gagne automatiquement en valeur et en longévité. Dans la prolongation de cette comparaison ville-musée/édifice-œuvre, si le musée est considéré comme la *sépulture familiale de l'œuvre d'art*¹⁵, la ville serait celle de l'architecture.

Dans un monde dominé par la modernité puis par la globalisation, le caractère identitaire du patrimoine s'est considérablement renforcé, doublé des enjeux esthétiques et historiques. Peu à peu, un esprit patrimonialisateur s'est développé pour finalement hanter chacun de nous. Préoccupés par une homogénéisation de notre environnement le patrimoine nous rassure et joue le rôle de réserve légitime. Accueillie par le public il est naturellement devenu un outils urbain et politique omniprésent. Il est ainsi devenu indissociable de la culture urbaine et de ses concepts émergeant : projet urbain, participation, identité socio-spatiale, espace public, urbanité, friche industrielle, archéologie industrielle, éco-musée, environnement, développement durable. Les manières de parler, d'intervenir et d'appréhender l'espace et les temps urbains se sont métamorphosées.

Cette ouverture progressive des critères de sélection du patrimoine culturel et architectural nous pose tout de même la question de ses limites. Sa définition restant assez vague, à l'image de celle de l'UNESCO : « groupes de

15 Souvenir d'une citation d'un historien de l'Art



constructions isolées ou réunies qui, en raison de leur architecture, de leur unité, ou de leur intégration dans le paysage, ont une valeur universelle exceptionnelle du point de vue de l'histoire, de l'art ou de la science »¹⁶, comment juger ce qui fait patrimoine aujourd'hui ? Comment ne pas tomber dans le « tout patrimoine ».

Cette universalisation du patrimoine nous apparaît comme la négation et le refus généralisés de la disparition. Elle est la prolongation absolue et légalisée du fantasme de durabilité de la production humaine dont nous parlions plus tôt.

En ignorant toute érosion, ne participons nous pas à une vulgarisation de la mémoire et surtout à la négation de l'influence du temps sur notre environnement ? Aujourd'hui évidente, cette protection patrimoniale est cependant le fruit d'une longue histoire autour de la question de la mémoire. Faire patrimoine n'a toujours été aussi simple. Si cette notion est admise elle doit subir la critique pour évoluer correctement et éviter de générer des effets contradictoires et difficilement . Plus largement, l'architecture ne doit pas être utilisée à des fins politiques comme un « instrument de mémoire » comme l'appelle Sébastien Marot¹⁷. Cette démarche ne serait-elle pas révélatrice d'une frustration collective du temps qui passe indépendamment de notre volonté ? La ville

16 UNESCO, 1993

17 Sébastien Marot, L'art de la mémoire, le territoire et l'architecture, Paris, Editions de La Villette, Collection « Penser l'espace », 2010, 142 pages

CONTRADICTION - MALTE



comme prolongation de mémoire collective et à préserver pourrait paraître contradictoire comme le souligne Aloïs Riegl. N'est il pas étrange de préserver, presque sous cloche, des éléments bâtis appréciés pour leur caractères ancien et intrinsèquement usé. Muriel Verbeeck-Boutin parle elle d'une « axiologie dynamique »¹⁸. Elle propose une réflexion sur le statut d'une œuvre dans le temps.

Nous avons présenté dans le chapitre précédent l'architecture comme une prolongation de l'être, une manière de perpétuer l'existence, dans l'espace et le temps. Cette thèse ne s'applique cependant qu'à une minorité de la production bâtie. La majorité de la production qui nous entoure n'a pas été pensée par son concepteur comme utile « à laisser aux générations des siècles suivants un témoignage de leur vie ou de leur production artistique ». Aloïs Riegl parle ici¹⁹ de l'importance donnée aux monuments historiques. Nous pouvons extrapoler cette pensée au patrimoine contemporain, simple prolongation tardive que le penseur autrichien désignait les monuments non voulus. Il ajoute que « leur signification et importance en tant que monument ne proviennent pas de leur destination originelle, mais elle leur est attribuée par les sujets modernes que nous sommes ». Ils les classes ainsi en trois classes : « voulus, historiques et d'ancienneté », apparues dans cet ordre au cours de l'histoire. La préservation patrimoniale d'édifices comme une conception nouvelle correspond « au monument d'ancienneté ». Auparavant la valeur historique des monuments était programmée à leur

18 Muriel Verbeeck-Boutin, « De l'axiologie », CeROArt, 4, 2009

19 Aloïs Riegl, Le culte moderne des monuments, L'Harmattan, 2003, 124 pages

conception, et disparaissait ensuite.

On voit que la valeur historique d'une œuvre et donc sa potentielle préservation, peut être pensée en amont d'un projet, lors de sa conception, par son auteur ou commanditaire mais qu'elle peut aussi bien être décidée, ce qui est de plus en plus le cas, en aval. « Dans le premier cas, la valeur de mémoire nous est octroyée par un autre, l'auteur, dans le second, elle est attribuée par nous même ». La valeur d'une œuvre est alors mouvante et l'universalisation patrimoniale devient à proscrire. Le critère de conservation est ainsi remis en cause, pour une cohérence de la préservation du patrimoine.

Cette idée d'une généralisation de notre patrimoine est à mettre en parallèle avec un effet d'accélération du temps comme l'écrivent Virilio, Hartog et Nora. Alors que l'homme avait avant foi dans le progrès il se concentre à présent sur la conservation et la préservation monumentale ou non. Ainsi est né l'esprit conservateur et ses lois et normes assurant le plus possible la sauvegarde de notre héritage bâti et plus largement culturel.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

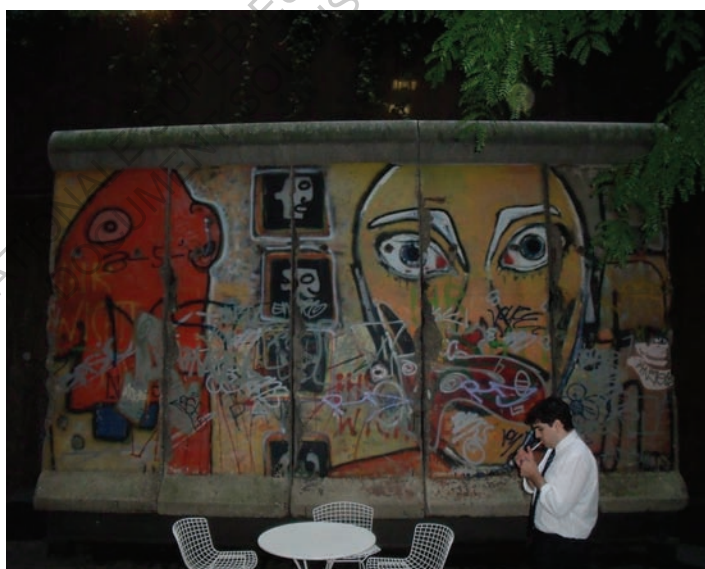
1.2. PROJECTION À COURT TERME ET QUÊTE DE RÉALISME

L'homme a du mal à se projeter dans l'avenir notamment depuis la Seconde Guerre Mondiale, la Shoah et ensuite la chute du mur de Berlin en 1989. François Hartog²⁰ a observé la montée rapide de la catégorie du présent, jusqu'à ce que s'impose l'évidence d'un présent omniprésent, ce qu'il nomme « présentisme ». Si le XXème siècle a majoritairement été mené par une vision futuriste du monde, nous sommes ensuite entrés dans une ère de présentisme. Cette analyse aboutit à la naissance d'une réelle réflexion sur l'histoire et le métier d'historien. Il en va de même avec l'histoire de l'architecture, de la ville et donc du patrimoine. Alors que l'homme était définitivement préoccupé par sa postérité et surtout le progrès, sa vision prospective s'est obstruée. Le système contemporain et ses échéances limitent l'esprit de projection par des contraintes formalisée ou non. La réflexion prospective, inhérente à toute volonté de construire, est biaisée par le manque de recul de ses acteurs. L'acte bâtisseur contemporain poste des édifices sans considération réelle de leur évolution future pourtant inévitable. Fatalement l'architecture s'ancre dans ce présent.

A priori antithétique avec la première partie, nous tentons de comprendre comment l'ambivalence entre le cours et long terme persiste, entre l'acte de bâtir et la préservation.

20 François Hartog est historien et directeur à l'école des hautes études en sciences sociales à Paris. Il publie en 2003 aux éditions Le Seuil *Régimes d'historicité. Présentisme et expérience du temps* <http://osp.revues.org/752>

CHUTE - BERLIN > NEW YORK



Nous venons en effet d'étudier comment la production artificielle niait et tentait de limiter tout effet d'usure, dans un souci de préservation et de postérité. Ici, nous démontrons comment cette négligence du temps et de l'érosion peut accélérer ce phénomène et finalement détourner le projet de sa vocation première, de sa projection initiale. Alors que l'usure était refusée et combattue elle est ici sous-estimée et oubliée.

1.2.1. Les mandats politiques

L'acte politique et la prise de décision des forces au pouvoir ont longtemps eu pour objectif de pérenniser un modèle, un système, une organisation, un symbole. Le dirigeant était le garant de la sécurité d'un peuple qui lui faisait confiance. Il répondait au *besoin de protection* de ce peuple et a conçu et décidé des édifices où il était à l'abri, qui lui permette de se développer. La construction d'éléments symboliques a ensuite été le moyen de diffusion et de démonstration de grandeur et de puissance. L'objectif est qu'une construction et son modèle traversent les âges.

Contrairement aux seigneurs, monarques, empereurs et dictateurs, le dirigeant contemporain établit une stratégie pour accéder au pouvoir mais aussi tenter d'y rester. Alors que ses ancêtres ne se posaient guère la question de légitimité, elle est aujourd'hui centrale à sa tâche. Élu dans un système démocratique, il doit satisfaire la majorité de la population pour arriver à ses fins. L'homme politique moderne n'est élu que pour une durée limitée et ne semble guère



se soucier de l'avenir globale de l'État dont il est à la tête. Pour marquer les esprits il doit agir vite et souvent en rupture catégorique avec ses prédécesseurs. C'est d'ailleurs par contradiction qu'il est souvent élu, en se démarquant délibérément de ses adversaires. Des moyens importants sont successivement mis à contribution afin de marquer le coup, de diffuser une image innovatrice. Les projets événementiels s'enchaînent et les restes de structures désuètes se multiplient. Le journaliste belge d'investigation Jean-Claude Defossé dénonce cette profusion de « projets inutiles » dans le programme homonyme diffusé sur la RTBF à partir de 1986, puis dans son ouvrage *Le Petit Guide des grands travaux inutiles* publié chez RTBF Édition en 1990 Paul Virilio - avec qui nous partageons le sentiment claustrophobie à l'égard de l'accélération du temps - se questionne sur la stabilité de la démocratie à l'ère de la chrono-politique généralisée, du manque de recul avant la prise de décision et de l'acte stratégiquement accidentel. Dans notre cas, nous émettons ici des réserves quant à la pertinence du projet architectural fruit de la décision politique. Quelle est la cohérence de ce projet à l'échelle d'un mandat politique? Est-il un outil parmi tant d'autres pour tenter de fédérer et d'acquérir l'adhésion de l'électorat et ainsi l'accession au pouvoir? Par sa singularité et son originalité, n'est-il simplement pas un accident de plus participant à l'accident intégral et à une Histoire accidentelle composée de ruptures régulières. Plus intense que le « présentisme » de François Hartog, nous parlerons comme Paul Virilio d'une architecture « instantanéiste ».

Entre dérives spéculatives et pots de vins nous vi-



vons alors dans un monde où la décision est de plus en plus rapide et reste finalement inaccessible. Malgré les campagnes de sensibilisations citoyennes²¹ et de démonstration démocratiques nous sommes passé à une ère de la standardisation des objets mais aussi des opinions. En parallèle d'une ville et d'une architecture²² qui se construit et se dessine essentiellement par la puissance lobbyiste nous assistons à la mondialisation de notre environnement et des affects en temps réel. Nous sommes au sein d'« une communauté d'émotion qui remplace la communauté d'intérêt » dit Paul Virilio. Notre environnement se brosse alors que l'identité est au cœur des volontés des politiques locales. Ce phénomène paradoxal symbolise finalement le manque de maîtrise par le pouvoir politique élu face à la vitesse imposée par le système globale. L'*open source*, la *Big data*, les monnaies alternatives, seront-ils des solutions à cette vitesse *a priori* incontrôlable et à l'obsolescence accélérée qu'elle implique? Dans le cadre de l'enseignement théorique *Hack & Craft*, dirigé par Boris Nau-leau à l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Nantes nous avons réfléchi avec Jérémy Binard, fidèle compagnon depuis de longues années, à un temps alternatif. Notre travail, prolongation des recherches menées par les Bureaux du Temps questionne notre rapport au temps et ce qu'il implique dans notre pratique de la ville et sur les décisions prises par

21 Le 27 juin 2014, le conseil communautaire de la ville de Nantes a adopté à l'unanimité le principe du lancement d'un grand débat autour de la Loire et de ses usages.

22 Il suffit de suivre une conférence d'Odile Decq, sponsorisé par le groupe Construiracier, pour avoir une parfaite introduction au lobbyisme. Reste à savoir si cette démonstration du thème sous-jacent est volontaire ou non, de la part de cette architecte-directrice d'école qui regrette que l'on parle trop d'architecture en école.

RETRAITE - ATHÈNES



le pouvoir politique. Au lieu d'adapter automatique l'espace et nos usages au temps, est-il possible de repenser le temps lui-même ?

1.2.2. Les garanties et normes

En raison de l'importance des dégâts liés au domaine de la construction, les professionnels et législateurs se sont mis d'accord sur une série de garanties protégeant la maîtrise d'ouvrage. En France trois garanties assurent la mise en œuvre correcte d'un édifice :

« - *Garantie de parfait achèvement : durée 1 an*

La garantie de parfait achèvement impose au constructeur de réparer toutes les malfaçons survenues au cours de l'année qui suit la réception des travaux, quelles que soient leur importance et leur nature.

- *Garantie biennale : durée 2 ans*

La garantie biennale impose au constructeur de remplacer tout équipement dont le fonctionnement n'est pas opérationnel au cours des 2 années qui suivent la réception des travaux. Le remplacement de l'équipement doit se faire sans détériorer le logement. C'est le cas, par exemple, en cas de remplacement des équipements ménagers.

- *Garantie décennale : durée 10 ans*

La garantie décennale impose au constructeur de réparer les dommages qui compromettent : la solidité et ses éléments



d'équipements indissociables touchant à la structure même de la construction (par exemple, glissement de terrain, mauvaise tenue de la charpente) ou qui rendent le logement impropre à sa destination (par exemple, défaut d'étanchéité à l'air, fissurations importantes) et qui surviennent au cours des 10 années qui suivent la réception des travaux. »

Code civil : article 1792, 1792-3 et 1792-6

Garanties de parfait achèvement, de biennale et décennale, assurent l'état d'un édifice sur une durée de dix après la réception des travaux. Mais que ce passe-t-il après cette dizaine d'années ? Rien n'oblige le concepteur et le commanditaire à établir un plan prospectif de la fin de vie de leur projet. Dans le contexte actuel rien ne semble faire en sorte que l'architecte pense sérieusement à la fin de vie de sa production. Lié à des problèmes culturels, politiques, économique et de besoin. L'architecture est immeuble, la loi et notre culture la définissent de la sorte.

Aucune obligation de fin de vie n'est en effet imposée aux concepteurs et dirigeants. Rien ne les pousse à penser l'espérance de vie de leur programme, des matériaux employés et de leur production bâtie. Il pourrait exister une contrainte qui implique que tout projet soit réellement projeté. L'exactitude du pronostique du moment de la disparition n'étant pas l'essentiel de cette éventuelle mesure. L'important serait plutôt de penser différents scénarios, différents cas de désuétude, assurant une garantie de disparition et assurant une situation vierge pour les générations futures.



1.2.3. Parlons projet

Comment parler d'un projet? Comment ancrer cette projection, fictive et éventuellement future, dans un contexte, réel et présent?

De ces questions est née une discussion autour du projet architectural et notamment de sa représentation avec Clément Dagneaux et Richard Rowland. Elle se déroule sous les lueurs de la bougie du bar Beirut, à Barcelone, nous mettant tous les trois d'accord sur l'usure inévitable de notre environnement.

Clément est jeune architecte diplômé à l'école de Nantes. Depuis trois ans, nous partageons beaucoup de références, de pensées, de temps et de joie. Richard, jeune autodidacte, crée et bâtit depuis 1986. Après la France, le Portugal, les Antilles, et les États-Unis, il migre au Sénégal où il bâtit *Keur Leah*. C'est au cœur de ce projet expérimental que j'atterris en septembre 2013. Accueilli à bras ouverts par la famille Rowland, je passe une année au sein de *Keur Leah* où nous travaillons, rions, pensons, discutons et savourons les délicieux plats de la chef de maison. La qualité de vie générée par ce lieu est déterminante dans le travail que nous développons et a marqué à jamais mon appréhension de la manière de bâtir, d'habiter et de penser l'architecture. La première personne du pluriel, le « nous », utilisé au cours de ce mémoire est notamment dédiée à ces deux êtres.

« Qu'en est-il de l'usure de nos projets »



Aujourd'hui basée au Sénégal, la majorité de notre production est réalisée en terre crue et participe de l'idéologie *Cradle to Cradle*²³. Un bâtiment en terre et non entretenu fond. La matière, puisée du sol, érigée en des murs, retourne finalement à la terre. On assiste à une alternance horizontale/verticale/horizontale systématique. Cette alternance est sûrement l'un des fondements primordiaux de notre idéologie et de nos projets. Cette technique assure la réversibilité de l'ensemble de notre production. Car l'édification n'est pas éternelle il est impératif de penser la matière de la même manière pour assurer une suite logique à la décision de construire. Malheureusement certaines contraintes techniques nous imposent l'utilisation de matières plus durables que d'autres. Ainsi, pour éviter l'usure précoce des bâtiments que l'on construit nous réalisons des fondations et chaînages en béton de ciment armé. Si le problème majeur avec le ciment réside dans l'énergie nécessaire à sa cuisson il est aussi problématique au moment de son retrait.

« Ce choix constructif est-il suffisant ? »

La réversibilité de la structure de nos projets est l'un des piliers éthiques de notre philosophie. En revanche, la question de la disparition reste absente de la genèse de nos projets. Favorisée, elle est cependant peu anticipée. L'instant

23 *Cradle to cradle* : créer et recycler à l'infini est un ouvrage écrit par William McDonough et Micheal Braungart, traduit et publié aux éditions Manifestô. Il met en valeur la question du cycle de vie d'un objet. Comment penser la matière du moment où elle est puisée jusqu'à la fin de son utilité. L'art le plus parfait du recyclage. Redonner une fonction au déchet grâce à l'anticipation.



de retrait est suggéré et sous-jacent mais n'est pas évident à assumer lors de la présentation du projet au client. Ce moment de diffusion de notre travail, le passage de l'idée à l'image, de sa transmission est le symbole cette *négation de l'érosion*.

Le temps de création s'ancre dans un espace temps très court, qu'impose une pression difficilement explicable, *a priori* inévitable et symbolisée par un client toujours plus soucieux de rentabilité. Il est difficile de lui communiquer la disparition future de sa commande, lui expliquer que notre réponse n'est qu'éphémère alors qu'il tente de se projeter et de constituer un patrimoine. La stratégie de communication s'adapte alors à cette volonté de rassurer le commanditaire afin qu'il valide notre proposition et que nous assurions notre fantasme constructif. La valeur éphémère de la terre est alors reléguée pour appuyer sa valeur résistante, sa capacité à répondre à la contrainte et la qualité de sa mise en œuvre pour résister à sa fonte pourtant inévitable. L'essence de l'édification en terre reste pour le moment tue. Le discours et l'imagerie deviennent les armes de l'architecte face à un client soucieux de rentabilité, notamment en période de crise.

« Nous parlons au présent »

Et non au futur. Le discours du concepteur ancre en effet son auditoire dans un temps présent. Tel un personnage de théâtre il joue une comédie. Celle du bâtisseur, qui a des visions de l'espace, voit à l'avance ce qui va arriver et

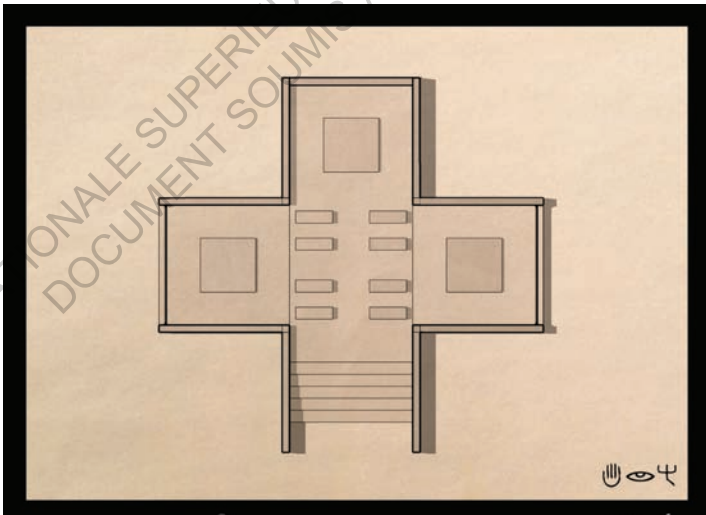


qui a le devoir de transmission. Il a appris ainsi l'art de la parole et use de belles phrases. Parfois il se répète mais le projet, lui, reste unique. Unique à un lieu, une situation, une commande. L'architecte-acteur appuie et illustre son propos par des documents graphiques. Entre des gesticulations figuratives et même des bruitages, les images se succèdent et bercent le client dans son futur - ou son nouveau ? - chez lui. Il est happé par les informations et s'immerge progressivement dans son projet. Il est ravi. Cette première présentation est un moment crucial dans l'histoire de tout projet. Elle est attendue et redoutée. « Il faut en mettre plein les yeux, qu'on s'y croit ». Les moyens d'ancrage se perfectionnent.

« De plus en plus proche de la réalité »

Depuis plusieurs années, les logiciels de modélisation en trois dimensions et de rendus photo-réalistes sont développés. Cette notion de « photo-réalisme » est aujourd'hui primordiale et inévitable dans l'appréhension d'un projet par le client et l'équipe conceptrice. L'image de rendu est l'intermédiaire claire et neutre entre le profane et le savant. Il n'est plus question d'abstraction, du plan et de la coupe. Il faut parler un langage universel, celui de l'image, en perspective et intégrée voire animée. Le client, non-averti, se fait un avis immédiat sur le projet qu'on lui présente. Une mauvaise image, sera immédiatement rejetée. Au contraire, un rendu clair l'emportera. La stratégie de l'image, devant séduire rapidement, est de plus en plus présente dans le travail d'un architecte.

COMMUNICATION - BANDIA



La puissance et l'efficacité de ces nouveaux supports est indéniable. Notre travail le plus commenté et apprécié est d'ailleurs l'image de synthèse d'un projet de chapelle n'ayant jamais été réalisé. Pour les spectateurs ce projet existe, il est inséré, c'est l'important. On pourrait alors faire croire n'importe quoi. La question est alors d'utiliser l'imagerie de synthèse de la bonne manière. En effet, il est impératif de ne pas figer le projet à l'instant de création car tant qu'il n'est pas livré, il reste potentiellement en évolution permanente. Le client ne doit pas voir dans l'image qu'on lui présente le reflet de la réalité future mais toujours une esquisse, un croquis. Ainsi, je pense que notre production en sortira plus riche, se détachera du minimalisme « clay » et évoluera sans crainte de briser la pureté de l'image première.

Au cours de cette discussion, la question de la disparition, centrale à ce travail de mémoire, a été introduite mais pas développée. Je souhaite ici compléter cette discussion en expliquant pourquoi il pourrait être utile de questionner ce phénomène de l'apparition-disparition, notamment à la genèse du projet, lors de la rédaction du programme, de son histoire. Comment anticiper le moment de déclin d'un projet et sa chute progressive, dans l'intérêt général. Car s'il est important de poser les bases de l'homme, il est nécessaire d'observer son retrait. Lèschatologie et Claude Parent?

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

2. LES FRUITS DE LA DÉSUÉTUDE

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

La machine constructive, peu projetée, aboutit à une production bâtie d'une qualité et d'une cohérence discutées. La désuétude génère une nouvelle étape dans le processus du projet architectural. L'existant est progressivement délaissé, accélérant sa décomposition inhérente. Pour être transmissible, le patrimoine bâti et culturel longuement capitalisés par les villes nécessitent des moyens d'entretien souvent non prévus. Ainsi, deux types de villes semblent se dessiner: celles qui ont la possibilité d'entretenir leur patrimoine et celles qui ne peuvent pas ou plus se permettre cet entretien. Non anticipée, cette étape de la vie d'un édifice peut être gênante et problématique. De nombreux enjeux émergent de cet abandon : déplacement de population ou réappropriation sauvage controversées, débat sur une revalorisation ou non, patrimonialisation, démolition, reconstruction etc.

2.1. L'abandon

La genèse d'un projet est matérialisée par une commande, passée par un client auprès d'une équipe de maîtrise d'œuvre. Cette équipe choisie doit répondre à cette commande en s'ancrant dans un contexte qui lui est propre. L'architecte, a ainsi appris à s'adapter à des contraintes, des lieux, des utilisateurs et des tendances. Avec le temps, il serait devenu l'expert de l'insertion. Le contenu de la commande comme son interprétation restant restreints - pour des raisons développées plus tôt - l'insertion se fait elle aussi dans ce court intervalle, tant géographique que temporel.

La ville, assemblage de matière en constante évolution, semble difficilement compatible avec un projet conçu à court terme. Le projet pensé et réalisé à un instant donné, pour une fonction précise, au sein d'un espace spécifique est rapidement inadapté à son environnement. Alors qu'il avait été attendu, réceptionné puis accueilli il est progressivement critiqué, renié et abandonné. Ce scénario se déroule dans un laps de temps plus ou moins large selon l'évolution de son contexte et le niveau d'anticipation qui avait précédé sa construction.

L'abandon ne signifie pas automatiquement la destruction. Le délaissé peut notamment être freiné par des tentatives de réactualisation. L'édifice gagne quelques années, voire décennies avant d'être définitivement abandonné ou patrimonialisé et donc voué à être pérennisé. L'abandon par une classe d'utilisateurs, relative à une fonction, peut aussi laisser place à l'arrivée d'une autre. Ainsi une usine bovine désaffectée accueille des artistes qui y trouvent l'opportunité de s'y exprimer. C'est suite au départ des troupes militaires du cœur de Copenhague que s'est installée spontanément toute une population alternative. Le réemploi est une réponse à l'abandon et de nombreux exemples symbolisent cette éventuelle réutilisation d'espaces abandonnés mais il n'empêche que le paysage urbain se compose d'abandons et d'espaces plus ou moins entretenus selon les moyens disponibles et dont l'usage est difficilement justifiable.

Ainsi en 2014, lors d'un voyage en Espagne nous assistions à la retraite des édifices de Santiago Calatrava à

Valence. Ces mastodontes architecturaux, symboles de la puissance espagnole d'une époque ont perdu toute fonction. Ils gisent à présent au cœur de l'ancien fleuve valencien et subissent de rares coups de peinture, tel un vieux cheval de course à qui on brosserait le crin une fois l'année, une pin-up défraîchie dont on poudrerait le nez pour les fêtes. Au bout de la balade, à quelque pas des prouesses calatraviennes, se désintègrent lentement les restes de la Coupe de l'America de 2007. Aujourd'hui, le port ayant servi de base à la célèbre régata internationale et qui a coûté 1,8 milliard d'euros à la région, est désert. Construits pour accueillir les équipes concurrentes, effigies de multinationales, une suite de hangars jonchent le port et attendent depuis près de huit ans qu'on leur attribue un nouvel usage. Valence est l'un des exemples symboles les plus flagrant de la ville événement dont la désuétude est accélérée par des difficultés économiques globales. Elle est le symbole d'un éphémère malheureux.

Si Valence est un exemple flagrant de cet abandon post-événement, il va de même pour d'autres villes et d'autres types de célébrations comme les jeux olympiques.

Toujours en péninsule Ibérique, mais cette fois sur le front Atlantique, nous atterrissons à Lisbonne. Ici, près de quatre milles immeubles de centre ville sont abandonnés. A l'image des cités Potemkine, la rue pittoresque lisboète est préservée, les façades difficilement maintenues en place, le plus intactes possible. Mais à l'intérieur de ces vestiges de l'ère salazariste, plus personnes n'habite. Les loyers hors de prix, ont poussé les classes les moins aisées en périphérie.

Pour faire face à cette crise du logement la mairie de Lisbonne a créé un département de réhabilitation urbaine. Son directeur, l'architecte Paulo Pais, a annoncé un objectif qu'il juge lui-même « ambitieux » : réhabiliter près de 10 000 appartements abandonnés ces prochaines années. « On ne détruit jamais pour reconstruire dans le centre-ville, explique l'architecte. On préfère la rénovation. C'est une idée assez nouvelle. Bâtir du neuf ne marche pas. Cela ne représente que 5 % des permis de construire délivrés par la mairie. » Face à cela, l'État portugais a créé en 2007 une loi obligeant les propriétaires à rénover. Le cas échéant, ils doivent payer une taxe foncière annuelle deux fois plus élevée. Si le logement, en plus d'être vide, est en mauvais état, cette taxe est multipliée par trois.

On assiste à Lisbonne au paroxysme de la négation d'érosion, au summum de l'effet Potemkine

L'abandon est le fruit de l'inattendu - prévisible ou non. La crise : « phase grave dans l'évolution des choses, des événements », symbolise cette notion d'inattendu. L'histoire des crises - économiques, politiques, naturelles, culturelles etc - pourrait être à étudier en parallèle de celle de la disparition d'architecture. La crise économique de 2008 par exemple, a joué un rôle essentielle dans la notion d'abandon. Le bouleversement d'un modèle économique a entraîné la chute d'activités satellites et la désertion de leurs espaces d'exploitation. Le dérèglement surprenant du système financier mondial a généré des crises locales. A Athènes, la route menant de l'aéroport au centre ville est la scène linéaire du retrait général de l'activité tertiaire. La Grèce, autrefois pros-

père, a répondu à la demande consumériste par de l'offre, matérialisée par des entreprises et leurs locaux fleurissant en périphérie de ville. L'offre chutant, ces espaces sont vidés. Le cas de Détroit est significatif de ce retrait.

Le phénomène d'abandon est une première étape dans le processus de délaisser d'un édifice. Il est la fleur de la désuétude.

1.2.1. La ruine

S'il n'est pas patrimonialisé ou lorsque ses coûts d'entretien deviennent incohérents, le bâti s'use unilatéralement et entame sa phase de ruïnification. La fleur éclot et se métamorphose. L'exposition des matériaux aux facteurs extérieurs accélère leur érosion et l'état général de l'édifice qui mute. Sa forme évolue constamment, et la perception du public aussi. Si ça croît se déroule sans l'intervention majeure de l'homme, ce fruit pourri, tombe puis disparaît. Cette disparition non-programmée et inhérente n'est pas déplorée ici. Au contraire, elle est rassurante en ce qui concerne le sort de la production artificielle. Elle est un rappel de notre fragilité et un frein à l'ethnocentrisme occidental général que nous développerons plus tard dans un éloge à l'érosion.

1.2.3. La démolition

En revanche l'homme peut mettre fin à ce processus

de décroissance. Alors que la ruïnification a une valeur passive, lente et progressive, la destruction ou démolition est elle active, rapide et brutale. La démolition est le fruit d'une volonté, elle est délibérément effectuée contrairement à la ruine qui émerge lentement, par négligence. Elle est le symbole le plus fort de la désuétude et est un phénomène inévitable des villes. Le développement le plus paisible d'une ville inclut alors démolitions et remplacement de bâtiments.

1.2.4. La reconstruction

La désuétude engendrant l'abandon progressif d'une partie de ville, sa ruïnification ou même sa démolition génère un nouveau potentiel. Nous assistions avec ces phénomènes à un processus de retrait de l'homme, de la fonction puis de la matière. La désuétude peut cependant être à l'initiative d'une nouvelle dynamique de mise en œuvre, d'apport fonctionnel et matériel. Dans le BTP la pratique de la démolition-reconstruction est d'ailleurs couramment utilisée. En politique c'est le renouvellement urbaine, c'est à dire l'action de reconstruction de la ville sur elle-même et de recyclage de ses ressources bâties et foncières.

La potentialité d'un territoire suite à la désuétude peut être anticipé, on parle alors d'obsolescence programmée.

Les photos qui suivent témoignent de ces fruits de désuétudes, croisés au cours de voyages entre 2014 et 2015.

LES FRUITS DE LA DÉSUÉTUDE
La clinique du Jardin des plantes de Saint-Nazaire





ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

LES FRUITS DE LA DÉSUÉTUDE
Désertion du village de Garipçe





ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

LES FRUITS DE LA DÉSUÉTUDE
Le Machefer de Trignac





NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUS LE DROIT D'AUTEUR

LES FRUITS DE LA DÉSUÉTUDE
La Cité des Arts et des Sciences de Valence





ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DROIT D'AUTEUR

LES FRUITS DE LA DÉSUÉTUDE
Sunny se balade dans l'Agora de Kos





ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

LES FRUITS DE LA DÉSUÉTUDE
La Belle de Lipsi





LES FRUITS DE LA DÉSUÉTUDE
Renversement à Popenguine





UNIVERSITE D'ARCHITECTURE DE NANTES
TRAVAIL SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

LES FRUITS DE LA DÉSUÉTUDE
Effritement à Lisbonne

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE FRANCE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR





ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

3. ARCHITECTURE EN DISPARITION

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Dans ce contexte de tentative de survie et de quête de longévité, l'habitat fragile et mobile est naturellement proscrit et stigmatisé²⁴. Symbole de misère ou de vacance, il n'inspire rien de sérieux. Plus question de monter sa tente ou de déplacer son lieu de vie. Ce mode de construire et de vivre est admis seulement pour une population misérable, une jeunesse inconsciente ou une famille en quête de folklore partie pour la semaine à Arcachon. L'habitat pour être viable doit être inerte, ancré et difficilement destructible. Nous venons en effet d'étudier les causes et les effets de la *né-gation de l'érosion*. Il est important de rappeler que l'usure est pourtant inhérente à l'architecture, qui n'est qu'une matière naturellement vouée à s'éroder pour se transformer et d'une certaine manière disparaître.

Rarement évoquée, la disparition en architecture est parfois intégrée au processus conceptuel. Elle peut être programmée à des fins politico-économiques comme dans un souci d'éthique. Face au monopole montant du durable, certains utopistes imaginent toujours l'abri comme une structure mobile et éphémère, une matière périssable.

24 Les *Refuge Wear* de Lucy Orta sont des abris et des architectures provisoires qui peuvent être transformés en vêtements, pour offrir une protection dans des circonstances difficiles et un abri lors de situations d'urgence. Ces des abris sont des architectures provisoires qui peuvent être transformés en vêtements, pour offrir une protection dans des circonstances difficiles et un abri lors de situations d'urgence.



3.1. DISPARITION

3.1.1. Retour sur une érosion inhérente

Comme dans la reproduction sexuée, chez l'homme par exemple, l'acte de création architecturale est issu d'une rencontre, d'une compétition voire d'une commande. Sen suit un temps de dialogue et d'échange pour aboutir au projet le plus cohérent possible pour chacune des deux parties. Une fois les politesses terminées, le concepteur se met au travail dans la joie et avec entrain. Il mobilise le meilleur de ses forces pour satisfaire son interlocuteur. Si la confiance règne entre les deux parties, plusieurs *check-up* sont organisés pour s'assurer de leur cohésion et de la bonne poursuite de leur aventure commune. Les phases de détails s'enchaînent et le fruit de leur entente se formalise progressivement. Son corps et son esprit se constituent : structure, peau, membrane, œil, squelette, cellules se dessinent. Depuis peu, on y trouverait même une forme d'intelligence. Vivement attendue, la naissance officielle est parfois retardée, tout le monde croise les doigts. C'est un moment de fête pour ses procréateurs et tout son entourage. Enveloppé dans sa couverture, le petit est photographié, son avènement publiée et les visites s'enchaînent. Ce jour restera gravé à jamais.

Puis le cordon est coupé.

S'il est tenu de quelques responsabilités garanties jusqu'à la majorité du projet - une dizaine d'année maximum - l'architecte se projette peu avec celui qu'il a pensé, dessiné,



projeté, aimé, et attendu. Son futur, il ne l'imagine pas. Parfois même il a du mal à assumer son présent et se fâche²⁵. Il renie sa production. Tous les deux vont alors vieillir, se rider, et peut être disparaître, chacun de leur côté. Nous assistons à une négation totale du concepteur face au vieillissement de sa production, pourtant inévitable et très souvent charmant.

De son statut, et inspiré par des *architectures éternelles*²⁶, le créateur réfute l'idée de la mort et prône au contraire sa capacité à donner vie. Il pense et élabore une création, la mise en forme d'une existence, l'émergence d'un corps. L'architecte-créateur reconnu est fier de donner vie à un programme et un édifice. A en croire leurs discours, les architectes et bâtisseurs semblent pourtant d'accord sur le caractère fondamental de la matière dans leur œuvre. Ils ont appris à la mettre en forme, parfois en valeur, à la modeler et l'assembler pour donner naissance à des édifices de toute formes. Leur palette de matériaux, d'outils et de connaissances s'élargit sans cesse et leurs limites toujours repoussées. Ils maîtrisent l'acte d'érection à merveille et pensent des formes vouées à durer, se focalisent sur l'apparition.

La matière est pourtant naturellement vouée à se transformer, à s'user. Ce phénomène est même au centre de

25 En 2015, Jean Nouvel refuse d'assister à la soirée d'inauguration de la philharmonie de Paris. Il demande de dissocier son nom et son image au bâtiment. Puis assigne en justice les commanditaires du projet, demandant lui-même des travaux modificatifs.

26 *Architectures éternelles* est le titre d'une émission de la chaîne de télévision Arte. Elle met en valeur des monuments anciens aujourd'hui préservés ou reconstruits comme Sainte-Sophie à Istanbul ou le Parthénon d'Athènes.

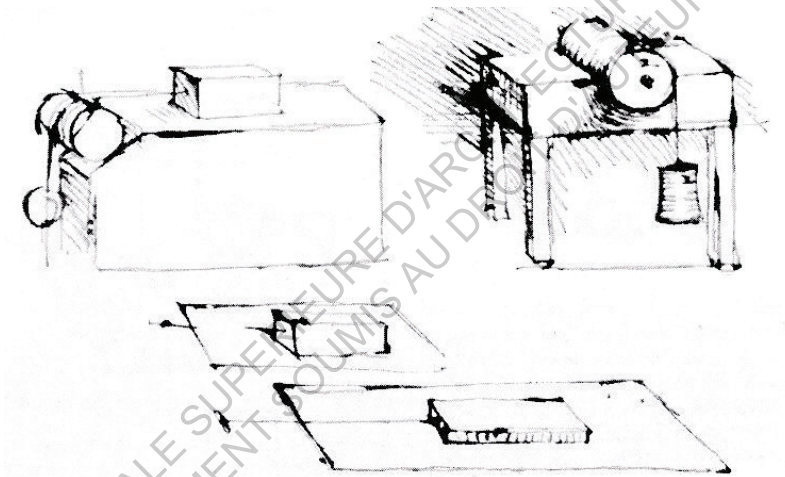


nombreuses recherches dans le domaine des sciences des matériaux : l'usure des surfaces désigne le phénomène de dégradation des couches superficielles d'un solide sous l'action mécanique du milieu extérieur. Cette dégradation est souvent associée aux phénomènes chimiques dû à la corrosion, elle peut prendre la forme d'une perte de masse, de cote, de forme, ou encore d'une modification de la structure.

L'étude des phénomènes d'usure est un des domaines de la tribologie, science qui étudie comment les êtres vivants et la matière perçoivent les frottements dont ils sont le siège et les vibrations qui en résultent. Si cette science est peu, voire pas connue, elle est pourtant présente partout dans notre quotidien et touche des domaines allant de l'archéologie à la dermatologie. Le terme tribologie est inventé en 1966 en Angleterre mais existe techniquement depuis toujours. Depuis l'homme préhistorique et son galet poli à l'échelle nanométrique en passant Leonard de Vinci, qui étudie les frottements d'un patin en le tirant avec une poulie reliée à une charge, jusqu'aux recherches menées dans les studios du LTDS (Laboratoire de Tribologie et Dynamique des Systèmes) de l'école Centrale de Lyon autour de la douceur de la peau, la tribologie ne cesse de se perfectionner tout en inspirant des études passées. Roberto Vargiolu, tribologue, ingénieur de recherche au Laboratoire de Tribologie et Dynamique des Systèmes à l'École Centrale de Lyon explique²⁷ comment les recherches du génie Leonard de Vinci sont toujours au centre des cours des futurs ingénieurs qu'il forme.

Si elle concerne l'ensemble de notre environnement,

²⁷ Le mercredi 21 janvier 2015, l'émission *La Tête au Carré* diffusée sur la radio France Inter réunissait Roberto Vargiolu, tribologue et Haris Procopiou, archéologue pour présenter la tribologie.



Ces schémas illustrent les analyses de Léonard De Vinci du frottement sur un plan horizontal et incliné et l'usure de paliers de glissement. Il en résulte la première et la deuxième loi du frottement selon Léonard de Vinci.

la tribologie est principalement questionnée par les industriels pour réduire l'usure, éviter les frottements et optimiser le rendement de leur production. Au contraire, les frottements peuvent être souhaités et motivés, par exemple dans l'industrie du pneu pour assurer l'adhésion sur la route. Une connaissance empirique des matériaux permet d'atteindre les objectifs souhaités. Cette expérience de la matière, fondamentale dans de nombreux enseignements, est complètement omise dans l'étude de l'architecture. Paul Virilio, pourrait enseigner l'usure, pour une réflexion sur une ville pragmatique.

De tragiques catastrophes nous rappellent en effet cette fragilité de la matière et conduit ensuite les décideurs de nos villes à des ajustements pour assurer une solidité optimale de ses constructions et la protection de ses usagers. Les destructions, comme leçons tardives, sont devenues une étape d'étude puis de métamorphose de la ville. Les grands incendies de Londres et Lisbonne furent l'occasion pour les penseurs de réaliser des structures plus pérennes, afin d'assurer la protection de ses habitants. Les destruction issues des bombardements alliés de la seconde guerre mondiale ont mené des urbanistes à repenser la ville, rationnelle, cette fois. Conscients des risques que la ville encourt ils ont appris les valeurs de résistance à la traction, flexion, compression et le rapport au temps et aux éléments à un instant donné. Sans cesse, des recherches sont menées et des mesures sont prises pour enfin assurer la pérennité de la ville. La ville soumise à une nature imprévisible est alors remaniée en permanence pour mieux résister et répondre aux besoins et fantasmes de



ses protagonistes. Ainsi les fondations sont toujours plus ferrillées, de nouveaux matériaux²⁸ apparaissent les structures soumises à normes toujours plus strictes. La fragilité de la matière architecturale et urbaine est donc bien présente et est considérée. La matière bâtie, même si elle est mise en œuvre par l'homme, même architecte, ne déroge pas aux lois de la physique.

3.1.2. Bâtir c'est détruire

L'acte du créateur est parfois contradictoire avec celui de l'architecte. Ce geste de l'artiste ou du publicitaire qui ne se soucie guère du temps, de l'éternel comme de l'éphémère, est paradoxale et difficilement compatible avec l'attente de la construction. L'architecte est pourtant bien reconnu au sein de la famille des créateurs. Sa formation lui permet à la fois de dessiner un vase qu'une ville nouvelle, une chaise comme des grattes-ciel, et il profite pleinement de ce statut - qui lui permet peut être de subsister. La problématique du temps n'est pourtant pas la même et cette préoccupation devrait être centrale dans son travail. Il devrait être conscient que ce qu'il entreprend s'établit dans un contexte particulier et pour un certain temps.

La décision d'investir un espace génère une dynamique nouvelle à un environnement initialement présent et autonome. Une terre vierge est assaillie par une masse

28 Les bétons textiles à bases de fibres de carbone en plus d'être beaucoup plus résistantes que l'acier ont l'avantage de ne pas subir d'oxydation et donc de perdurer dans le temps.

INTÉGRATION - GARIPÇE



construite rasant un humus fertile. Son voisinage voit arriver un OTNI dont il se passerait volontiers. Si ces questions sont traitées avec le plus de tact possible, les réponses n'en demeurent pas moins violentes et destructrices. Tout projet implique la disparition d'un état initial. L'implantation d'un édifice sur une parcelle détruit un microclimat, qu'on le veuille ou non, que le projet se dise écologique ou non. Certains tentent de nuancer ce télescopage en invoquant à la transformation. Certes il y a transformation, mais la situation première disparaît néanmoins et ce scénario est inévitable.

Nous réalisons plus tôt comment les architectes omettaient généralement la notion de disparition et de fin de vie de leur production. La métamorphose radicale qu'implique l'acte de construire est elle aussi atténuée par le discours du créateur qui prône naïvement l'intégration, l'insertion avec parfois des projets *caméléons*²⁹. Ce fantasme de l'*intégration environnementale* ou *contextuelle* peut être la posture en contradiction directe avec le mode de penser et de construire développé au vingtième siècle par le courant moderne. Le phénomène de perturbation qu'est l'édification était pleinement assumé et même prôné parfois à des fins purificatrices. Ainsi ont émergé des villes nouvelles, des quartiers de grands ensembles. « Designers love Tabula Rasa » nous dit Keller Easterling³⁰ dans son court ouvrage *Subtraction*.

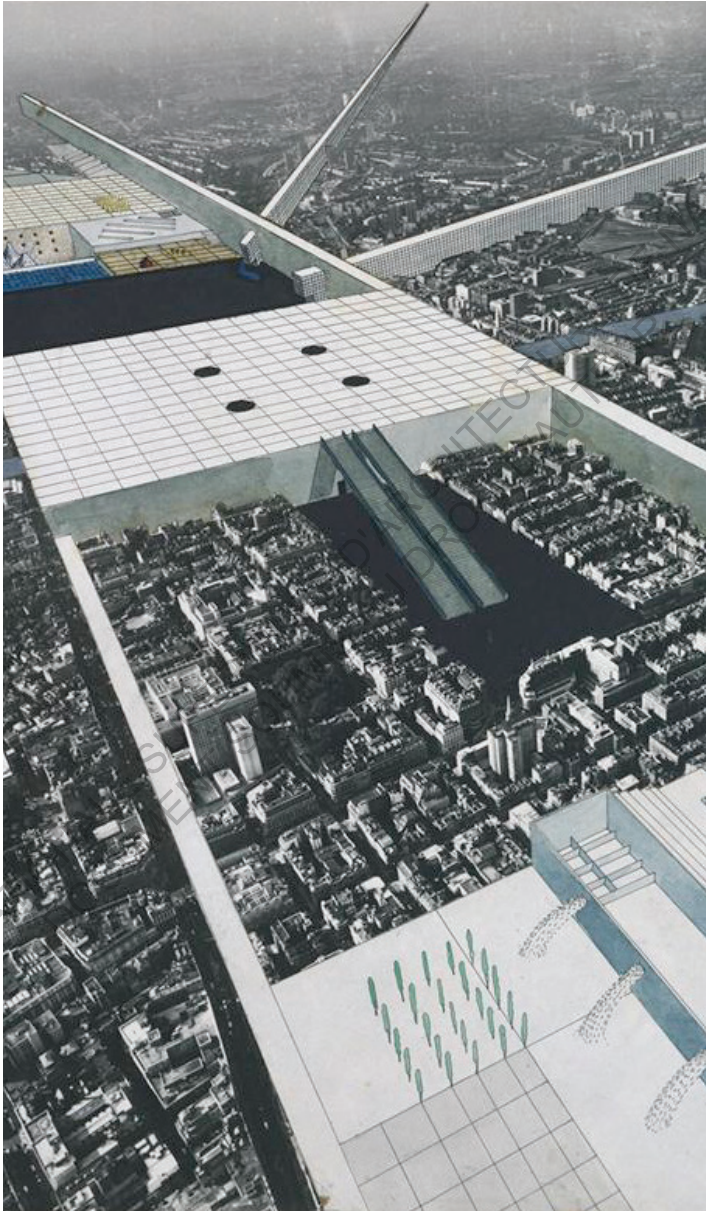
29 Edouard François, architecte français se définit comme « un contextuel, un vrai caméléon ». Il conçoit en 2015 son projet Vertical Chameleon - M6B2 Tour de la Biodiversité à Paris.

30 Keller Easterling est architecte, écrivaine et professeure à l'université Yale. Elle publie son ouvrage *Subtraction* aux éditions Sternberg Press en 2014



Face à ce pseudo-mimétisme contemporain, réponse possible à l'urbanisme radical voire brutaliste de l'époque moderne, le *Bad Boy*³¹ Rem Koolhaas démontre de manière cynique, notamment dans *Junkspace*, que l'architecture se fait aujourd'hui n'importe comment, sans architectes et contexte utiles. Sa dimension auto-suffisante l'émancipe de tout environnement. L'architecture crée elle-même le lieu, le contexte n'important alors que très peu. Rem Koolhaas énonce d'ailleurs, sous la forme d'un constat plutôt qu'idéologiquement, « Fuck the context ». Plus tard, il dit aussi que l'« innocence consisterait à croire en cette fin de siècle, que le développement urbain - le bâti - puisse être prévu et contrôlé d'une façon raisonnable. Le bâti - le plein - est désormais incontrôlable, livré tout azimut à des forces politiques, financières et culturelles qui le plongent dans une transformation perpétuelle. On ne peut pas en dire autant du vide : il est peut-être le dernier sujet où des certitudes sont encore plausibles ». Ce phénomène invasif, barbare et automatique se fait en parallèle de la disparition non pas de l'architecture mais de la politique, au profit du pouvoir économique et est illustré par son le projet de recherche de l'agence OMA : Exodus. Lors d'une conférence au Pavillon de l'Arsenal et dans son ouvrage *L'art de la mémoire, le Territoire et l'Architecture*, Sébastien Marot parle lui d'un néo-vernaculaire qui se développerait dans le *sub-urbanisme* de nos villes.

31 Auto-portrait de Rem Koolhaas lors d'un entretien pour la revue Books en janvier 2013



3.2. OBSOLESCENCE PROGRAMMÉE OU NÉGATION SIMULÉE

En instaurant une fragilité délibérée dans leur produit, suite à une étude tribologique soigneuse, les industriels s'assurent - eux - une activité pérenne. Cette volonté de valoriser l'érosion et de favoriser le vieillissement est communément appelée l'obsolescence programmée. Les enjeux sont de pousser à la consommation soit par une désuétude stimulée, soit en provoquant le désir de changer ce qui marche encore très bien, soit en imposant ce changement en instaurant une durée de vie limitée et programmée à certains composants d'un produit automatiquement inutilisable.

L'exemple majeur de la pratique de l'obsolescence programmée est celui de l'ampoule à incandescence dont la durée de vie a été volontairement limitée à mille heures alors qu'en Angleterre l'une d'entre-elles brille depuis cent quinze ans. Progressivement cette stratégie s'est généralisée et est utilisée aussi bien dans l'industrie automobile que du bas nylon, l'informatique, l'électroménager.

Keller Easterling démontre comment la fabrique de la ville implique elliptiquement une économie de la démolition et donc une forme de pratique de l'obsolescence programmée.

Si notre propos avait une volonté satirique on pourrait se demander si engager un chantier avec l'Atelier Jean Nouvel ne serait pas faire preuve de suicide anticipé, d'ob-



solescence programmée ? C'est le constat que fait Sven Jelure³² en 2010 dans un papier titré « Le tribunal de Nantes fait la joie des réparateurs ». Il relève notamment les malfaçons dans l'installation du parement et des vitrages de l'édifice phare du projet *Île de Nantes*. Cette décrépitude architecturale ne correspondant pas à celle de l'entité judiciaire nous ne pouvons qu'émettre des réserves quant aux intentions a priori éthiques du prix Pritzker 2008.

La question de l'obsolescence programmée en architecture est au centre des recherches de Paul-Etienne Davier diplômé de Sciences Po et fondateur d'AI Environnement, bureau d'études d'aide à la conception et d'ingénierie thermique et environnementale. Il dénonce qu'il est possible et courant aujourd'hui de « concevoir des bâtiments selon des critères de performance qui peu après leur livraison seront dépassés ». La disparition est appréhendée ici par une ambition spéculative. La désuétude nécessite la réactualisation, implique un demande et génère ainsi du profit. « Architecture consumériste. Celle qui trop facilement plonge la tête dans la réglementation, et justifie ses non-choix par une conscience pseudo écologiste. ».

Ces derniers exemples illustrent d'une stratégie sur des élément ponctuels. Elle peut en revanche s'en prendre à des échelles plus larges.

32 Sven Jelure est le rédacteur en chef du blog *La Méforme d'une ville* « Nantes et déconnantes : Comment la capitale historique de la Bretagne est en train de gâcher ses meilleurs atouts. Un regard non conformiste - voire franchement satirique - sur Nantes en ce début du 21ème siècle. Reproduction autorisée sous réserve de citation de la source. »



« Sur le plan esthétique, ça n'est pas laid : à la tombée de la nuit, les fentes accrochent la lumière, on dirait des décorations de Noël inédites. Sur le plan financier, c'est autre chose : à 16.000 euros la vitre, le budget de la justice va souffrir. Oui, 16.000 euros l'unité, à peu près quinze mois du revenu d'un smicard, c'est le tarif, selon Ouest France. Ce n'est pas pour rien que l'édifice s'appelle Palais. »

Le petit village de pêcheur de Garipçe, posté à l'embouchure du Bosphore est depuis une quinzaine d'années placé dans une zone de conservation environnementale et est soumis à un gèle des demandes de permis de construire. La jeunesse préférant le dynamisme d'Istanbul, la moyenne d'âge des habitants du village augmente progressivement, son activité économique chute, ses édifices sont abandonnées et en cours de disparition.

Aujourd'hui relié par une petite route et desservi par une seule ligne de bus, ce village reste isolé du reste de l'arrondissement de Sariyer et n'intéresse que quelques curieux abasourdis par le tumulte stambouliote. L'amateur de ruine y est séduit et rien ne semble pouvoir stopper cette décroissance rassurante à quelques kilomètres d'un étalement urbain démentiel. Cependant il lui suffit de tourner la tête de quelques degrés pour apercevoir un totem de béton jouant avec les nuages.

Contre toute attente et réglementation Garipçe accueille depuis 2013 le chantier du troisième pont sur le Bosphore. Il relira l'Asie et l'Europe sur l'axe du nouvel aéroport de la mégapole et ses quinze millions d'habitants. Garipçe, aujourd'hui en paix, se trouvera dans quelques mois directement connecté aux flux urbains et devrait correspondre à l'attente d'élites stambouliotes en quête d'authenticité. Ce flux humains et financier et attendues avec hâte par la population locale qui voue un culte au pouvoir décisionnel.

Cet optimisme omet cependant que les entreprises chargées de la construction de l'autoroute, du pont et de l'aéroport sont notamment rémunérées en terres et également spécialisées dans l'immobilier. S'étant permis l'édification de



ces masses de béton et de goudron au plein cœur un espace réservé, on imagine alors aisément le sort de Garipçe et ses profonds bouleversements structuraux et sociaux à venir³³.

La volonté législative initiale de préservation environnementale participe finalement au processus de développement pirate de la mégalopole stambouliote, symbolisé par les chantiers gigantesques mais illégaux. Le gèle du développement des villages de pêcheurs du nord du Bosphore, par le refus catégorique de toute demande de permis de construire, est une stratégie anticipée profitant ensuite à la promotion immobilière menée par une élite financière et a fortiori décisionnelle. Des villages dont l'intemporalité et la durabilité sont imposées font face à un développement sauvage de la ville. Cette croissance sans foi ni loi, bafoue toute réglementation dans le but de rentabilité économique.

L'obsolescence programmée aujourd'hui dénoncée au grand jour sera peut être reléguée dans les années à venir avec le développement de l'open source, le libre accès. Ce mouvement initié dans l'informatique³⁴ a motivé la recherche de systèmes d'exploitation libres. De la même manière la nouvelle révolution industrielle poussée par les *Fablab* pourrait résoudre la fragilité ajoutée aux produits de

33 Dans ce contexte, j'ai réalisé un projet critique avec une étudiante de l'université Mimar Sinan d'Istanbul. Nous inspirant des real estate turques, nous avons conçu une campagne de promotion d'un vrai-faux projet de logement à Garipçe. Nous avons ainsi réalisé de vrai-faux flyers, un vrai-faux site internet et démarché de potentiels clients, peu soucieux du sort de cette région.

34 En avril 2014, Microsoft a mis fin au support Windows XP, entraînant la fin prématurée de 500 millions d'ordinateurs qui en étaient équipés à travers le monde. La communauté informatique



Birgün bütün İstanbul böyle olacak !

«Ama bugün, sadece Ruya kent !»

Geleceği İnşa Ediyoruz !
Sohhi ve doğayı buluşturan ruya projesi.
Kentlin merkezini buraya taşıyoruz. Hayat dolu boğaz manzaralı konutlar, göz kamaştırıcı ofisler, kaliteli markaların bulunduğu alışveriş merkezleri, sporuza kadar gelen metroler. Burada gece gündüz yaşayan bir kent!

TESLİMLER BAŞLAMISIR



RÜYA
GELECEK GROUP

444 42 42
ruya.contact@gmail.com
42. Kuyucu, Kasım SK - Beyoğlu, İstanbul

www.ruyaproject.com
[facebook.com/ruya](https://www.facebook.com/ruya)
twitter.com/ruya



notre quotidien. Ces laboratoires de fabrications, les ateliers du XXI^e siècle, basés sur le principe de l'ouverture et de la collaboration constituent un réseau mondiale de connaissance et de fichiers en libre circulation. La mise à disposition à un plus grand nombre d'outils numériques et de machines a pour objectif de réduire la dépendance à l'économie globale en motivant le *Do It Yourself*. Stephen Kovats, au sein de son agence, r0g media, réunit des talents autour d'initiatives dirigées vers le monde entier qui reposent toutes sur l'utilisation de systèmes en libre accès. Ses projets *Open Source Ecology* et *Open Source City Juba* il rêve d'un Soudan autonome, indépendant de toute ressource extérieure, « peut être le premier pays Open Source du monde ».

RÉACTION - BERLIN



3.3. RIEN NE SE PERD, RIEN NE SE CRÉE, TOUT SE TRANSFORME

L'homme soucieux de sa propre fin la met en scène. Excepté le suicide, il ne peut encore programmer quand et comment il va mourir. Cependant, il peut choisir la forme que prendra la cérémonie de sa disparition. La mise en scène de son retrait sera plus ou moins élaborée, sa tombe plus ou moins grosse ou sa crémation plus ou moins symbolique. Il s'interroge sur sa mémoire. Des années à l'avance, le futur mort, établi alors un testament. Il y assure sa descendance et le maintien de son souvenir. L'homme conçoit aisément que son existence est limitée et l'anticipe.

Cette prise de conscience est radicalement différente quand il s'agit de son environnement. Alors que les industriels s'emparent de l'obsolescence en la programmant à des fins commerciales, le client pense rarement à l'extinction de ce produit.

C'est aussi le cas de l'architecte qui n'anticipe pas. Sa vision est comme troublée au-delà de quelques années, souvent dix, selon les garanties. Ainsi, la fin de vie d'un édifice, l'instant où il doit disparaître, est souvent problématique, car il n'a pas été pensé. Attendre ce constat tardif est aberrant et pourrait éventuellement être anticipé.

Le rapport a priori pénible à la disparition d'un édifice, peut être intégré dans son processus de création. Le temps de la séparation ne fait alors plus dans la douleur mais dans la continuité du processus de l'objet. Les débats autour

de la préservation ou non d'un objet n'ont plus lieu d'être. Il se transforme ou disparaît en toute légitimité. Bien menée, la disparition n'est plus contradiction mais conséquence logique. Elle devient la consécration d'un projet architectural ou artistique. L'obsolescence est utile à des fins économiques mais logiques et morales.

Cette dernière partie comprendra le développement de la théorie de la disparition comme enjeux de projet.

3.3.1. Eloge de l'érosion

« Elle m'apparut il y a un an. Au travers les flots de la mer Égée et le souffle d'un Meltem force 7 j'aperçus ses lignes. Ce jour là, Hélios nous encouragea à arrêter notre route et rejoindre le port naturel de l'île sur laquelle elle trônait.

Une dizaine de navires s'étaient déjà abrités dans l'anse.

Amarrage. Ménage. Chemise.

Quinze minutes après la baston, nous étions au bar.

Mais elle m'avait frappé. Je ne pensais qu'à elle.

Les autres ne l'ayant pas vue. Nous étions assis, au calme, et entre deux verres d'un vin rouge organique quasiment bon, les insulaires nous approchèrent.

« Kalimera »

Nous découvrons les aventures d'Ulysse, accueilli quelques millénaires plus tôt par la belle Calypso dont un mont porte aujourd'hui le nom. Pendant sept ans le marin y aurait été retenu dans une grotte par la nymphe.

Des habitants, toujours plus aimables, nous narraient des mythes, les sacrifices sexuels des temps passés, les passages furtifs de quelques moines puis l'arrivée des premiers habitants véritables au XVIIIe siècle, chrétiens orthodoxes réfugiés d'un empire ottoman peu tolérant. Nos camarades nous décrivirent en détails la traque et l'arrestation du baron de la mafia grecque menant une double vie sur l'île. Plus tard dans la nuit, ils me racontèrent leurs histoires de voyages, de pêches et d'amours. Mais personne ne me parla de ma rencontre matinale.

Une femme, a priori en cure de désaméricanisation et croisée au tournant d'un pas de danse, me fit découvrir les plus beaux coins de l'île. Je pensais qu'elle allait me la présenter.

Mais rien.

Le lendemain Ulysse 2.0 devait partir.

Ciré. Ménage. Désamarrage.

Nous entamions notre dernier bord vers Leros pour rejoindre l'aéroport.

Même pas un regard.

De retour en Afrique puis en France, la puissance du bleu méditerranée avait brouillé ma vue, les effluves d'ouzo monopolisé ma lucidité, et le goût du poulpe, anéanti mon appétit. J'ai pourtant tenté d'étudier Yves Klein, de me mettre sérieusement au pastis et de prendre automatiquement le poisson du restaurant universitaire.

Mais Calypso avait gagné.

Après plusieurs mois de tourmente, de patience et de straté-

gie. Je trouvai enfin le moyen de partir à sa recherche.

Ford Focus - Mérignac Airbus
A.321 - Istanbul
Boeing 737 - Bodrum
Renault Mégane - Harbour
Ferry #1 - Koç
Ferry #2 - Kalimnos - Leros - Lipsi.

Le trajet pour la voir en vrai dure quatre jours. J'enchaîne les gares, les moyens de locomotion, les paysages, les langues, les degrés, les odeurs, les goûts, les alcools, les tenues. Tant bien que mal j'engrange les tonnes de CO2 émises par mon passage. Moi qui prône le transport doux, je déroge consciemment à ma philosophie. Mais cette fois c'est pour la bonne cause. Sur la route, je retrouve mon équipe fraîchement débarquée du Sénégal. Une telle entreprise nécessitant d'être bien entouré, tant sur les plans psychique que technique, je n'ai pas hésité à faire appel à ces experts de la vérité pour que nous voyons ensemble.

« Kalispera »

Nous voilà de nouveau en Grèce, pays des Dieux, berceau de notre civilisation. Nous retrouvons Lipsi. Ou Lipsos pour les puristes n'ayant pas peur des mots – lipso signifiant fou en grec. Ce petit bout de terre dodécarien de douze kilomètres carré, intercalé entre Patmos, Arki et Leros est reconnu pour sa quiétude, son histoire et ses vins. Sept cent habitants se partagent son amour dans un paysage aride, parsemé de

quelques modestes pavillons à la grecque. Ils vivent essentiellement de l'agriculture et de la pêche et profite du flux touristique en période estivale. En 2010 l'ancien maire disait « La Grèce est un beau pays qui surmonte la crise actuelle grâce à ses richesses locales et Lipsi en est un bel exemple : pêche, agriculture, bâtiment. Les habitants de l'île ont plusieurs activités : pêcheurs et locations de studios, agriculteurs et maçons, restaurateurs et épiciers etc..... Les enfants aident leurs parents pendant la saison touristique et apprennent ainsi le monde du travail. ».

Si notre retour sur l'île est officiellement justifié par une nécessité constructive, il est secrètement motivé par le fantasme d'une apparition, le besoin de la revoir.

Quand nous ne sommes pas en réunion officielle, à la pêche ou à la boulangerie – hot spot internet de l'île –, nous la cherchons. Car aucun guide ne stipule sa situation et les discussions avec les locaux ne donnent rien de sérieux, nous quadrillons l'île et procédons étape par étape. Nous arpentons les chemins rocailleux et partons à sa rencontre.

Les conditions sont optimales pour un aventurier dont le trajet se résume habituellement de la place du Commerce de Nantes au quai François Mitterrand de son « île ». Le relief est abordable, la qualité de l'air pur comme jamais et nos sacs remplis de graines, olives et fromages. Nous prenons un rythme de recherche alliant plaisir et rigueur et marchons quotidiennement avec entrain.

Mais les jours passent et nous ne la trouvons pas. Je com-

mence à me faire une raison. L'île n'ayant jamais été colonisée par les Empires grec, romain et ottoman j'aurais dû me douter qu'aucune ruine remarquable ne s'y trouverait. Nous trouvons certes quelques vestiges d'hommes de passage mais rien qui ne puisse correspondre à la beauté vue il y a un an. Nous perdons notre temps et devrions plutôt profiter de ce que l'île peut nous offrir. Et puis, je devrais peut être me contenter de notre merveilleuse découverte du site de Kos, quelques jours plus tôt. Entre vestiges d'architectures mussoliniennes et infrastructures touristiques nous avons fait successivement les rencontres de l'ancienne Agora, des bains et du stade. Cette terre ayant accueilli Hippocrate et son école, pourrait bien être la seule trace d'usure de mon périple.

Ne restant que trois jours de voyage il serait sûrement préférable d'avouer aux autres que je me suis trompé. Que cette apparition n'était qu'un songe. Que la mer avait eu raison de moi, pauvre halluciné.

Je leur annoncerai mon retranchement ce soir au moment de dîner. Mais pour le moment je les laisse profiter de cette belle journée de recherche. Si heureux de m'aider et impatient d'accéder à la beauté.

Pourquoi suis-je si excité à l'idée de voir l'usure, l'abandon, la trace. Qu'est ce qui me rassure tant dans l'échec de l'homme? Je ne pense pourtant pas être effrayé par son progrès. Je devrais alors m'extasier devant les prouesses qu'il enchaîne inlassablement. Devant la qualité technique et esthétique de sa production plutôt que dans l'effritement de ses structures et

la patine du marbre millénaire. La maîtrise de l'homme sur la nature est essentielle ! Je dois essayer de me convaincre que la vie contemporaine est meilleure, et que la technologie n'est pas si terrible. D'ailleurs je vais reprendre un téléphone en rentrant à Nantes. Et repeindre mon salon.

Faute de beauté du passé, je vais profiter du présent.

Et si ça se trouve, elle aussi était neuve.

Le soleil se couche doucement sur Lipsi, il est temps de rentrer. Nous laissons notre place aux troupeaux de brebis et à la symphonie psychédélique de leurs cloches.

Un soir de plus, je lis la déception sur le visage de mes camarades. Richard me fait ce clin d'œil de compassion. Ellen tente encore de me rassurer et pronostique un résultat pour demain. Sunny, elle, met un coup de pieds dans une pierre en exclamant un « je te déteste » maintenant habituel. Plus loin, dans le virage de notre chemin, Jamie est stoïque, sûrement abasourdi par ces dix derniers jours de marche. Il s'effondre. Acteur né, nous avons du mal à le croire. Sa sœur le rejoint tout de même pour vérifier s'il ne s'est pas blessé mais se fige à son tour.

Cette fois Jamie ne jouait pas.

Elle est là, postée face à l'éternité.

Difficile de savoir si elle attend quelque chose. Qu'on la termine. Qu'on la laisse.

Depuis la mer, elle me paraissait beaucoup plus vieille. Elle

n'a en fait qu'une dizaine d'année, à peine. La question de l'âge n'a finalement aucune importance, c'est son statut qui me fascine et m'excite.

Certains la qualifieront de Parthénon de second rang, de ruine-pastiche. Pour moi elle n'est que perfection. Et la perfection se laisse approcher. Lentement. Loin des flashes, des shootings et des paparazzis, j'avance tel un reporter animalier et je soigne mes prises de vues par peur de la brusquer, le moindre clic de mon objectif perturbant l'érosion paisible de la belle.

Je reconnais ces colonnes comme si je les avais moi-même façonnées. Je caresse les traces de laitances des poteaux en béton parfaitement mis en œuvre. Je déambule dans cet espace éternellement bien proportionné mais bizarrement, je ne me sens pas à ma place. J'ai pourtant pris l'habitude de traquer les oubliées mais celle-ci dégage quelque chose de trop fort. Elle est plus autonome qu'aucune autre. Ma présence, si elle est tolérée, la déränge.

Rassuré de ne pas être essentiel je reprends mon chemin.

« Kalinikta³⁵ »

»

35 « Kalinikta », *Bonne nuit* en Grec, a été originellement rédigé dans le cadre l'unité d'enseignement théorique de master à l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Nantes, dirigée par Marie-Paule Halgand, « Voir en Vrai »

Ce court récit illustre ma rencontre avec les restes d'édification d'une ex-future maison grecque. D'un aperçu lointain et furtif est né et a grandi une volonté de rencontre. Le désir profond de revoir cette ruine, en vrai, a motivé nombreux de mes actes, lectures, discussions et décisions pendant un an. Il a d'ailleurs abouti à la rédaction de ce mémoire et généré des débats sur les questions de la durée, l'érosion et la disparition. Ainsi en mai dernier je retrouvai la ruine de Lipsi.

Toujours vigilant à la *propagande du progrès*³⁶, je m'extasie devant l'effritement, la corrosion et la ruine. Comme Roberto Peregalli et Jun'ichirō Tanizaki, je suis davantage attiré par la *poussière*³⁷ et *l'ombre*³⁸ que le lisse, le blanc et la lumière banals et uniformes. Atteint d'une gérontophilie aiguë je me méfie de la naïveté de la jeunesse et me tourne sereinement vers mes aînées. Ce court ouvrage est l'occasion d'étudier cette pathologie.

Alors qu'entre la France, la Grèce et l'Afrique je tente d'assouvir ce fantasme de l'imperfection, outre-atlantique les murs de Détroit, berceau de l'industrie automobile américaine et plus importante banqueroute d'une ville dans l'histoire des États-Unis, affichent « Rentre chez toi, Jesse. On te déteste, toi et tes tours en bus ». Cette tirade s'adresse à Jesse

36 Expression empruntée à Paul Virilio, qui s'exprime dans le film « Penser la vitesse », réalisé par Stéphane Paoli

37 En 2012 Roberto Peregalli publie chez Arléa, *Les Lieux et la poussière*, un essai en douze chapitres sur la beauté et la fragilité.

38 En 1933 l'écrivain japonais Jun'ichirō Tanizaki publie *Léloge de l'ombre*. Traduit en français par le japonologue René Sieffert et publié en 1977 aux Publications orientalistes de France1.



Welter, photographe indépendant qui depuis l'abandon progressif de la ville y réalise de nombreux clichés et y organise des *tours* pour touristes friands de ruines. Cette fascination pour l'échec et la chute est incompréhensible pour les habitants qui en plus d'être désespérés face à cette situation post-crise se sentent humiliés.

Alors qu'à Détroit, le *Ruin Porn* fait scandale, l'analyse de la ruine est pour beaucoup une source d'inspiration, d'apprentissage, de préservation mémorielle et *a priori* de divertissement. Le site internet Detroit Urbex se défend d'ailleurs de « documenter » ces ruines, plutôt que de les esthétiser et de participer l'effet *Ruin Porn*. Ce débat autour esthétique de la ruine n'est pas nouveau.

Sophie Lacroix³⁹ évoque « la force de l'absence » quand elle parle de ruine et observe les fragments d'une construction. Ce qui manque c'est « le tout, dont l'absence se faire sentir douloureusement. Car bien qu'absent le tout s'affirme comme présence ». C'est à dire que le manque d'une partie d'un édifice forme une ruine, implique la disparition d'une situation initiale totale mais ne retire pas la force et le sens à la situation contemporaine. Suite à l'abandon, l'usure ou la démolition reste un fragment et émerge une nouvelle puissance, un nouvel imaginaire, une nouveau sentiment. Cette nouvelle forme, à distinguer du gravats sans histoire - quoi que - symbolise à la fois un passé mais aussi une nouvelle vie et un autre rôle. Alors qu'il était simplement struc-

39 Sophie Lacroix publie en 2008, son ouvrage « Ruine » aux Éditions de La Villette.



tural ou esthétique, il devient narrateur.

En plus de rappeler à l'homme que sa condition et sa production de sont qu'éphémère, il lui raconte partiellement les histoires charmantes de ces ancêtres. Bizarrement s'il est parfois nostalgique, l'homme ne sort pas pessimiste de l'expérience de la ruine et se remet à construire. Il vit alors entouré des échecs de ses aïeux et s'empresse à son tour de participer à la faillite générale. L'acte humain s'oriente essentiellement vers l'échec, que nous avons juger nécessaire d'accepter et d'étudier. Plutôt que de se concentrer les pseudo-réussites de nos confrères et de leurs projets « qui marchent bien », il serait passionnant et formateur de se pencher sérieusement sur l'erreur et ses symboles bâtis. Encore une fois dans la lignée d'une *Université du Désastre* virilienne. Dans notre cas, si la ruine apaise et catalyse l'imagination elle est aussi un frein efficace au besoin d'érection et l'occasion de penser et questionner l'architecture. Elle est la faille qui fait douter du système.

La ruine est depuis longtemps une source d'inspiration et d'étude assumée. Initié par Giovanni Battista Piranesi ou Piranèse, ce phénomène a ensuite été suivie par de nombreux de graveurs, peintres, cinéastes, adeptes de l'usure, du partiel et bercés par la « douce mélancolie » décrite par Denis Diderot dans *Ruines et Paysages*⁴⁰. Ces ruines donnent lieux à des œuvres figuratives mais dont la part laissée à l'imaginaire

40 De 1759 à 1781, Denis Diderot a joué au critique d'art en donnant neuf Salons pour une revue littéraire. Chaque Salon est l'occasion d'un nouvel essai de réflexion, où le devoir d'abstraction philosophique ne fait jamais l'économie du foisonnement du réel. *Ruines et Paysages* correspond au troisième tome de cette entreprise.



est largement suggérée. Ces artistes romantiques rentrent en confrontation avec les réalistes et naturalistes en quête permanente du vrai. Nous assistons à une forme d'esthétisme de l'usure que nous avons symbolisé en couverture avec une scène du *Mépris* de Jean-Luc Godard. En arrière plan, les falaises de Capri expriment la puissance indéniable de la nature. Au premier plan, Camille (Brigitte Bardot) exhibe sa beauté *a priori* intemporelle. Elle est allongée sur le toit de la villa Malaparte, chef d'œuvre de l'architecte moderne Adalberto Libera, dont le fameux paravent subit, lui, les embruns méditerranéens et s'effrite inexorablement. Après avoir marqué une certaine distance vis à vis de Camille, Paul (Michel Piccoli) demande à sa femme si il peut rester à ses côtés. Elle lui répond « Reste si tu veux » qu'il interprète donc comme un oui. Cette réponse, « Reste si tu veux », par la puissance de son indifférence incarne le rapport entre l'homme, sa production bâti et la nature.

Certains poussent leur pouvoir créatif et vont jusqu'à détruire picturalement - mais pas que - des édifices existants. L'artiste Gordon Matta Clark réalise en effet des ouvertures dans des édifices construits. L'une de ces œuvres majeures est *Conical Intersec*, réalisée dans le cadre de la Biennale d'Art de Paris en 1975. Inspirés des philosophes de la déconstructions, il questionne l'édification et approche avec poésie la ruine.

Plus pertinents que les concepteurs mêmes de ces bâtiments, les artistes anticipent avec plaisir et talent, l'usure et la disparition progressive. Ainsi Hubert Robert, peint la galerie du Louvre en décrépitude. Dans la production



contemporaine, de masse notamment, la ruine reste un motif stimulant. D'*Allemagne année zéro* de Roberto Rossellini à *I am a Legend* de Francis Lawrence, *Inception* de Christopher Nolan, *Twelve Monkeys* de Terry Gilliam, les exemples ne manquent pas pour illustrer une ville malmenée et en décrépitude. Ce phénomène est suivi par les milieux de la bande dessinée, des séries télévisées et des jeux vidéo avec notamment le récent *Crisis 3*. L'engouement pour la ruination n'est donc pas réservé à une minorité marginale ou à des têtes pensantes.

Nous assistons alors à une situation contradictoire entre d'un côté un besoin d'éternité et de l'autre un fantasme envers la destruction. Luigi Snozzi symbolise bien cette ambivalence en prônant à la fois l'essence d'une architecture éternelle et « un autre aspect de l'architecture, le plus important de tout : l'architecture on peut la comprendre seulement quand elle perd son contenu. C'est à dire, le viaduc a commencé à vivre au moment où il a cessé de porter l'eau. Il y a une question qui se pose, prenons le pont du Gard. Ce pont qui ne sert plus à rien du tout, pourquoi l'homme ne les détruit pas? Si quelqu'un disait qu'il faut les détruire, ce serait la révolution. C'est à l'intérieur de ces murs qui n'ont plus aucune fonction, qu'il y a l'architecture. L'architecture c'est cela, quand un bâtiment perd sa fonction, dans ses ruines, c'est là qu'elle sort. ».

Alois Riegl affirme d'ailleurs dans *Le culte moderne des monuments* que « l'absence d'intégralité dans une œuvre moderne nous déplairait: c'est pourquoi nous ne bâtissons

DÉGRADATIONS FICTIVES



pas de ruines (excepté pour le contrefaire) et une maison dont l'enduit est effrité ou encrassé trouble le spectateur ». Il rappelle ensuite que cette usure est essentielle à l'architecture mais qu'elle n'est simplement pas admise lors de l'acte créateur, impliquant une pureté idéale.

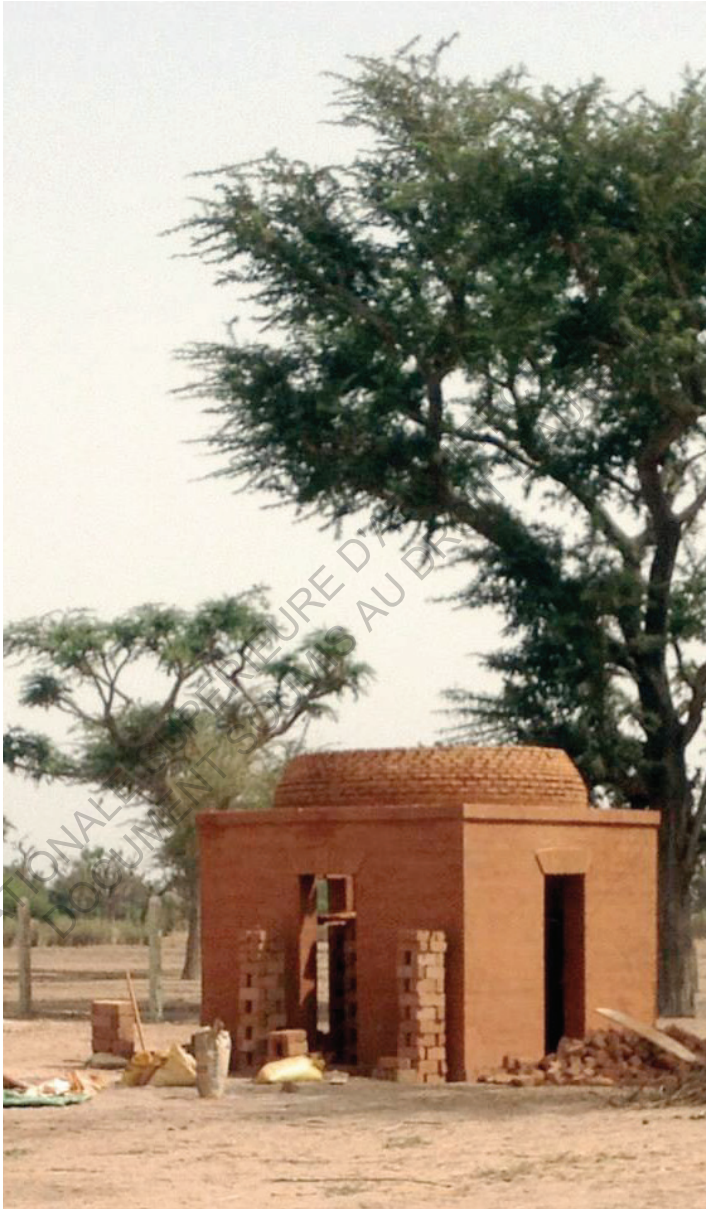
Nous prenons alors le risque de troubler le spectateur et le lecteur, en se demandant s'il est possible de construire une ruine. L'acte de construire et le phénomène d'érosion, fondamentalement opposés sont parfois assez proches esthétiquement. Ainsi une photographie de chantier est parfois difficile à distinguer de celle de l'instant de retrait.

3.3.2. Une autre vie : réemploi

L'instabilité d'un monde ethnocentré symbolisée par de nombreuses crises semble marquer de plus en plus les esprits. Face à cette fragilité ces instants de tension sont pensées et anticipées. Ainsi de nombreux articles et ouvrages expliquent comment une entreprise doit agir pour « se préparer à une telle éventualité. Mesurer les risques potentiels, affûter ses arguments au préalable, en un mot, gérer la crise en amont. Cela peut s'avérer très efficace pour la suite.»⁴¹. Paul Virilio théorise d'ailleurs cette vision d'un monde de l'accident.

Malgré une production bâtie majoritairement ex-

41 *Gestion de crise : il faut anticiper* écrit par Aude-Claire de Parcevaux et publié en 2001 dans l'Express Entreprise



terne à tout raisonnement de ce type, la notion de fragilité peut être pensée en amont d'un projet. Le réemploi, le recyclage et la rénovation sont des pratiques aussi anciennes que celle d'architecture. En revanche, son anticipation est contemporaine. En France, elle est d'ailleurs au centre de l'attention, tant dans les espaces d'expositions dédiés à l'architecture, que dans ses revues et ses écoles. Le pavillon de l' Arsenal avec son exposition *Matière Grise* montée par les équipes de Rotor, Superuse Studios et Encore Heureux présente « les enjeux du réemploi et ses possibles à un instant décisif où l'architecture aspire à se réinventer entre contraintes environnementales, économiques et nouveaux usages. ». Au même moment, la Cité de l'Architecture et du Patrimoine se demande *Combien de vies pour un bâtiment* et « fait le point sur ce sujet indissociable de la question urbaine : la réutilisation pour ouvrir la voie à une renaissance, le recyclage pour stimuler de nouveaux usages. ».

Les mentors de la pensée et de la diffusion architecturale contemporaine donnent le ton sur ce qu'il est bon à produire. Le constat d'échecs, de *fruits de la désuétudes* trop nombreux, ont conduit ces théoriciens et acteurs de l'architecture à se poser des questions sur leur approche à la matière et leur manière de construire. Ils partent de constats simples et importants notamment que nous consommons aujourd'hui plus que de que la planète n'a à offrir et que le collectif Encore Heureux symbolise avec sa « Métaphore du dentifrice ». Le réemploi comme une nouvelle approche de la matière est une réponse au caractère mono-fonctionnel de l'architecture. La fin de vie d'un composant ou de l'archi-

EXPOSITION

—
**Matière
grise**
—



MATÉRIAUX / RÉEMPLOI / ARCHITECTURE

teature elle même, correspond à la naissance d'un autre. Par exemple ou encore l'école d'architecture de Nantes qui, après la disparition du statut d'architecte, pourrait devenir un parking, si la voiture subsiste d'ici là.

L'attention sur le cycle de vie d'un matériau, du moment où la matière première est puisée à sa transformation puis son réemploi est un point que nous partageons avec ces groupes de réflexion qui réalisent ce travail sérieusement et avec efficacité. En revanche, une négligence peut être gênante quand on se soucie de la fin de vie. Le réemploi se concentre sur des problématiques à visée ethnocentree et rentable, du service de la matière à des fins humaines. Ses défenseurs et toute la bonne volonté qui les unie, ne se détache pas de la valeur et du besoin humain d'utilité. Ces travaux s'ancrent dans une éthique et une philosophie humaniste mais évitent encore de traiter la notion de disparition, certes utile à la croissance, au développement.

« Partout sur la planète, on démolit et on reconstruit, sans cesse. Nous ne laissons rien en paix ».

3.3.3. Faut-il redouter la mort ?

Nous avons vu dans la première partie de notre travail que les contraintes matérielles et culturelles avaient conduit l'homme et l'architecte à se méfier de la mort et à limiter l'effet du temps sur sa production. L'homme a peur de la mort, il craint sa propre disparition mais aussi celle



de son environnement. Contrairement aux autres animaux il sait qu'il va disparaître et que son œuvre, si elle n'est pas entretenue subira le même sort. Il accepte difficilement le changement et est sensible à toute action de retrait. Il pleure ses morts, il manifeste contre les démolitions, milite pour la préservation d'espèces animales et s'insurge face à la montée des eaux et l'immersion progressive de certaines surfaces du globe. S'il est tolérant face à l'apparition et l'addition, il est catégoriquement opposé à la disparition et la soustraction.

La mort fait pourtant partie de notre environnement et doit être théorisée, voire accepter pour permettre une nouvelle vision de l'existence. La fin de vie crée alors débat. Devons nous laisser disparaître ou non ? L'affaire Vincent Lambert est une affaire judiciaire liée au débat sur l'euthanasie en France dans les années 2010. Depuis six ans le procès est ouvert autour du sort de cet homme tétraplégique en état végétatif. Est-il correct de le « laisser partir » ou bien doit-il resté branché jusqu'à sa disparition naturelle. « Ne pas laisser partir Vincent Lambert, c'est ne pas le respecter », a appuyé le Dr Eric Kariger, ancien chef des soins palliatifs du CHU de Reims, au contraire la mère, catholique traditionaliste, du patient s'exprime « On veut nous faire dire qu'on ne veut pas qu'il parte, mais ce n'est pas du tout ça, on ne veut pas qu'on le supprime ».

Si cette mise en condition peut paraître violente, elle est une métaphore assez juste à propos de la question du sort de l'architecture. Faut-il laisser partir un édifice. Pouvons-nous parler d'une euthanasie architecturale? Notre étude est l'occasion de se pencher spécifiquement sur la fin de vie de l'architecture et de la vocation de l'architecte.



Cette problématique de la mort est depuis l'Antiquité théorisée. Pour Platon elle est un « beau risque à courir ». L'Hadès est pour les Grecs le monde de l'invisible – qui fait de notre existence une énigme et de notre vie un pari. Dans le *Phédon*, Socrate poursuit les recherches de Platon et définit la mort comme la séparation de l'âme et du corps, délivrée de sa prison charnelle, l'âme immortelle peut librement regagner le ciel des Idées, patrie du philosophe. Épicure tient la mort pour un non-événement, puisque jamais nous ne la rencontrons. Tant que nous sommes en vie, la mort n'est pas et quand la mort est là, c'est nous qui ne sommes plus. Selon le matérialisme épicurien, le sage ignore la peur de la mort qui se réalise ainsi dans la pais. Pour Heidegger au contraire, la vie humaine s'inscrit dans la finitude: « Dès qu'un humain vient à la vie, il est déjà assez vieux pour mourir ». Plus récemment Maurice Blanchot écrit⁴² : « Qu'importe. Seul demeure le sentiment de légèreté qui est la mort même ou, pour le dire plus précisément, l'instant de ma mort désormais toujours en instance. ».

Le questionnement de la mort largement développé dans la littérature et la philosophie est repris dans de nombreux autres champs : peinture, musique, cinéma. Elle y est acceptée, approfondie et parfois sublimée. Cependant elle est très peu appliquée au domaine de l'architecture. La mort en architecture est évoquée pour parler d'une désuétude, pour faire

42 Maurice Blanchot, *L'instant de ma mort*, Gallimard, 2002, 15 pages

FIN DE VIE - DAVID, BRUEGHEL



exemple. Nous souhaitons ici développer une vision noble de la mort en architecture - et non celle de l'architecture - de la disparition de l'espace bâti.

La mort si elle est n'est pas anticipée peut devenir problématique. Si l'être n'est pas préparé à la disparition il est constamment accompagnée de peurs. La mort inévitable est donc à appréhender, la peur à combattre. Il est alors nécessaire de réaliser un travail préliminaire qui permettra à l'homme de déambuler sereinement et de faire face à la disparition dans la plus grande paix. Pour le moment, lors de la conception d'un édifice, de sa diffusion et de son développement, l'instant de son retrait n'est jamais évoqué. En secret, quelques-uns se questionnent sur l'avenir de la matière bâtie mais restent minoritaire et surtout silencieux.

Une minorité de la minorité tente, elle, de communiquer cette espérance de vie. Ainsi le courant des réemployeurs est né, et prône une fragilité de la matière, qu'il comble par une réflexion sur le cycle et évite finalement le sujet de la mort.

Enfin, un groupuscule de marginaux assume l'instant de retrait. Ses protagonistes défendent une production finie, loin de l'idée d'éternité. Nous pourrions transposer l'expression de Heidegger et dire que dès qu'un bâtiment vient à la vie, il est déjà assez vieux pour mourir. Ceci nous rappelle les propos de Jørn Utzon lorsqu'à la fin de son mandat pour l'Opéra de Sydney, il compare les futures ruines de l'Opéra à celles, *sublimes*, du Chichén Itzá, dans le Yucatan, qu'il a

BATIR DES RUINES - YUCANTA, SYDNEY



visité lors d'un séjour au Mexique. A cette occasion il cite Auguste Perret qui dit que « le grand architecte, c'est celui qui prépare de belles ruines ».

Cette classe de bâtisseurs soucieux de l'éthique de leur pratique imaginent la fin de vie de leur production, le moment de sa désuétude et ce qu'il se passe ensuite. Le rapport *a priori* pénible à la disparition d'un édifice, est intégré à son processus de création.

Le public averti de la future disparition de son environnement oublie tout sentiment de peur. Le temps de la séparation ne fait alors plus dans la douleur mais dans la continuité du processus de l'objet. Le débat autour de sa préservation ou non n'a plus lieu d'être. Pensée, ce type de production se transforme ou disparaît en toute légitimité. Bien menée, la disparition n'est plus contradiction mais conséquence logique de l'acte de construire. Elle devient la consécration d'un projet architectural ou artistique. L'obsolescence doit être programmée, non pas à des fins économiques mais logiques et morales.

Parfois même, le concepteur symbolise matériellement la finitude de sa production. Ainsi l'architecte Arno Brandlhuber, affirme avec son projet Antivilla la fragilité de la matière qu'il érige, le béton. Avec la réhabilitation d'une ancienne fabrique de tricots vouée à la destruction Brandlhuber s'intéresse au changement d'utilisation des constructions et lutte contre l'obsession de l'assainissement énergétique et en intégrant leur existence sociale.

VIVRE DES RUINES - ANTIVILLA



Pour Philippe Rahm « le développement durable n'est pas uniquement un but mais aussi un moyen de renouveler le langage architectural ». Après avoir passé deux ans dans un bureau d'architecture, il ouvre sa propre agence en Suisse en collaboration avec Jean-Gilles Décosterd. Il travaille notamment sur l'érosion et l'oxydation des bâtiments. En 1997, il conçoit une maison qui se détruirait au bout de 100 ans et dont les ruines composées de matières spécifiques pourraient ré-alimenter le sol. La disparition devient la force du projet, son apogée.

C'est de cette manière nous avons pensé le projet *Nyan Car* dans le cadre du *workshop* Architectonik organisé à Lyon en 2013. Ce projet jetant les voitures du centre ville avait suscité l'intérêt du jury le décernant lauréat de du concours. La disparition d'édifices plutôt que de voitures - bête noire des municipalités contemporaines - aurait-elle reçu le même accueil ?

2012, la fin du monde?

Il s'agit plutôt de la fin d'un monde. Celui de l'égoïsme urbain et de la négligence de notre très chère planète.

Alors que la vie filait au célèbre rythme «météo, boulot, dodo», 2013 s'est réveillée, et nous a fait prendre conscience du monde vers lequel il faut nous diriger. Des choses changent et disparaissent, libérant l'espace au cœur des centres villes.

La place de parking, par le recul des véhicules, tend à trouver une nouvelle identité. Cette disparition n'étant que partielle, il s'agit de sensibiliser les usagers sur l'impact produit par la voiture dans leur ville.

Face à un bitume sombre, la couleur se présente comme un



premier élément de réponse. Nous proposons d'emplir une place de parking d'une essence de couleur rentrant en contact avec le véhicule et lui permettant de marquer au sol son trajet futur. Un réseau coloré se dessine alors pour envahir l'ensemble des rues. Alors que la place symbolisait le dépôt elle est à présent source de mobilité.

La disparition progressive de l'automobile dans les centres ville est accompagnée par notre travail.

Une fois désertée, la place de parking laisse libre cours à une végétation spontanée. Ceci est rendu possible par l'utilisation d'une peinture fertile, sous le caillebotis où se garent les voitures. La rue se métamorphose et offre de nouvelles possibilités à ses usagers.

Cette interprétation de la place de stationnement se présente comme une invasion sauvage dont l'origine est la voiture. Celle-ci participe ainsi à sa propre extinction.

A l'image de George Pérec qui fait de la disparition une contrainte de travail qui stimule sa création, la disparition est ici défendue, utilisée, détournée. Elle devient un enjeu de projet assumé mais peine à se libérer du souci de l'après, de la postérité. Elle est source de création et reste fidèle au besoin d'agir sur l'environnement, au fantasme du créateur-bâtisseur. Elle implique généralement que l'auteur se détache lui aussi de sa propre production à l'image de Maurice Blanchot qui dit avoir « essayé, avec plus ou moins de raison, d'apparaître le moins possible, non pas pour exalter mes livres, mais pour éviter la présence d'un auteur qui prétendrait à une existence propre. ». Cette démarche n'est

VIVRE LA DISPARITION - U-HOUSE



pas sans rappeler les recherches poétiques de Mallarmé qui consacra sa vie à «la seule tâche spirituelle» ou les ambitions de Samuel Beckett voulant faire disparaître les mots. Cette méthode si elle est stimulante repousse une fois encore l'instant de mort définitive et de la disparition totale pour finalement rejoindre la pratique du réemploi.

Cet architecte semble possédé par un devoir de faire exister et d'assurer une forme de vie. La disparition totale de matière peut alors être perçue comme un échec, une faute à sa tâche fondamentale. Dans les couloirs des écoles d'architectures des bruits courent sur les radiations de l'Ordre de certains professeurs dont la production se serait effondrée trop tôt. Pouvons nous au contraire percevoir dans l'anticipation du retrait définitif le geste le plus noble de l'architecte ? Ce dernier serait décoré pour la fragilité potentielle de son œuvre.

La U-House fut réalisée en 1976 par l'architecte japonais Toyo Ito pour sa grande sœur qui entamait le deuil de son défunt mari. Ce projet avait pour fonction d'aider la famille à surpasser cet instant difficile. Jusqu'à sa démolition en 1997, l'édifice de béton armé s'est lentement détérioré et ses habitants se sont préparés à en sortir. Sa disparition physique est devenue pour cette famille le symbole d'une nouvelle vie. L'obsolescence est appréhendée par Toyo Ito à travers la fonction de l'ouvrage qu'il bâti ici. Sa durée de vie est limitée à celle du deuil et sa disparition marque l'acceptation de la famille. La démolition symbolise et renforce cette dernière étape. Elle représente l'instant ultime du processus de



vie du bâtiment.

« Je suis un paquet informe de 39kg, mesurant moins d'un mètre quarante de long, transportable, qui, en moins de dix minutes, peut abriter, n'importe, où, deux cents personnes. Qui suis-je ? Un monument, voyons ! Sacré, de surcroît ! »

Le principe de la disparition est développé par Alain Charre⁴³. Il l'illustre notamment par les réflexions et réalisations de l'architecte et ingénieur allemand Hans Water Muller. Dans *L'architecture de la disparition*, Charre considère la disparition non pas comme l'opposition de l'apparition mais comme son accomplissement, une « attitude positive propre à signifier le retrait manifeste comme un moment inclus dans la création même ». Il ne considère plus l'instabilité comme une carence mais comme la dynamique créatrice, « une qualité emblématique des mutations en cours ».

Ces recherches rappellent celles de Yves Klein sur l'architecture de l'air. Comme Hans Walter Muller, l'œuvre de Yves Klein se présente comme une utopie, en tant que une critique d'un modèle, d'une manière de construire, plutôt qu'une réponse souhaité et figée. Même s'il s'entoure de techniciens comme Roger Tallon - pour la rocket pneumatique et les recherches sur l'air projeté - et Claude Parent - pour l'architecture oblique -, sa démarche reste un essai, un mani-

43 Alain Charre est Professeur des Écoles Nationales Supérieures d'Architecture. Il est l'auteur de nombreux ouvrages sur les relations entre l'art, l'architecture et l'urbanisme. Il est actuellement responsable du Domaine d'Étude du Patrimoine de l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Clermont-Ferrand. En 2012 il rédige Alain Charre, *Hans-Walter Müller et l'architecture de la disparition* aux Éditions Archibook

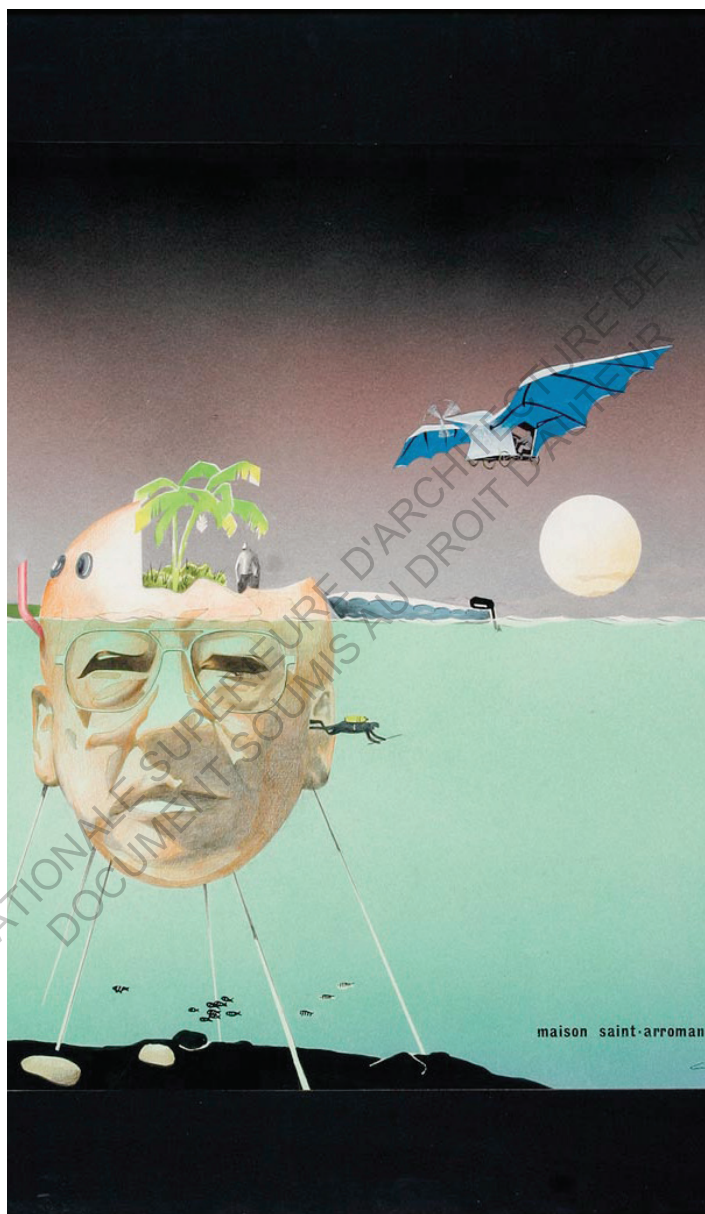


feste sur les alternatives de l'architecture. A travers ses écrits et quelques croquis se dessinent des éléments techniques répondant à des problèmes concrets. Plus qu'une réponse pragmatique, ils illustrent surtout l'utopie et la vision novatrice de l'avant-gardiste qu'était Klein - qui ne réalisa d'ailleurs jamais ses abris d'air.

Hans Walter Muller est lui passé du papier à l'espace. Sa membrane plastique définissant à elle seule l'habitation et la possibilité de changer en profondeur notre vision et de l'architecture et de son devenir. Légèreté et disparition étant complémentaire. Le premier étant le préliminaire de ce que la seconde accomplira par la suite.

Muller, comme Klein, prône alors la mécanique des fluides. Il rejette au contraire celle des solides, qui planterait l'édifice dans le sol. La pierre, le béton et l'acier comme des matériaux lourds et « graves » revenant à la terre. Selon lui, ces matériaux refuseraient la légèreté, s'en moqueraient même. S'accordant avec Muller, il faut donc se détacher du mur comme structure première de l'architecture. La légèreté n'est pas seulement une dimension esthétique, elle est la première caractéristique constructive de l'architecture de l'air. C'est ce que l'on retrouvait déjà chez Yves Klein avec ses toits issus de l'air propulsé. A l'espace se substitue ainsi l'énergie. Elle est fondatrice de l'architecture.

Cette façon de voir l'architecte, correspond également aux recherches sur l'architecture éphémère. Face à normalisation de la construction certains imaginent des structures La distinction est que le terme architecture éphémère correspond généralement à une vision à très court terme de



l'édifice. Au contraire, nous parlons ici d'une architecture qui peut perdurer sur plusieurs générations, qui dévoile sa patine au fil des années.

Ce qui rassemble le plus ces penseurs sont l'esprit et la volonté de penser et construire autrement.

Lors d'une interview Pierre Lebrun, architecte à Roubaix et docteur en histoire qui a travaillé sur l'architecture des églises mobiles Hans Walter Muller s'exprime : « Je suis resté têtu, j'ai persévéré dans ma voie car cette idée d'architecture gonflable demande une vie de recherche et n'est pas si superflue qu'on pourrait le croire. Aussi je me suis retiré et j'ai approfondi mes réflexions et ce n'est pas encore fini ! Je suis très content d'avoir pris cette décision. ».

S'il ne reste rien de bâti, si la trace matérielle du projet est nulle après son passage, il demeure un souvenir, une âme. Dans l'exemple de la U-House nous précisons d'ailleurs que la disparition se fait physiquement. La matière est désassemblée et dispersée. Avec l'église gonflable de Montigny-lès-Cormeilles, Hans Walter Muller assure même une quasi virginité au site sur lequel il s'était implanté. Sur le site, rien ne rappelle l'existence un corps construit, aucune preuve du passage de l'homme. Si le corps bâti est lui disparu, son âme perdure, appuyée ou non par des témoignages écrits, photographiques ou vidéos. Le fantôme de postérité se transforme alors en celui du souvenir, de la reconstitution. Babylone est l'exemple parfait d'une ville disparue et pourtant très présente, qui perdure notamment au travers de la religion juive et du mythe de Babel.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

OUVERTURE ET PROJECTION

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

“For me, there is no difference between permanent and temporary structures. Some of the paper houses I made for victims of the earthquake in India became permanent because many of those people didn’t have houses to begin with. After they went back to the village, they dismantled my houses and rebuilt them, so they became permanent. When I work with developers, they sometimes destroy the building, so it becomes temporary. Whether a building is temporary or permanent depends on whether people love that building or not.”

Shigeru Ban

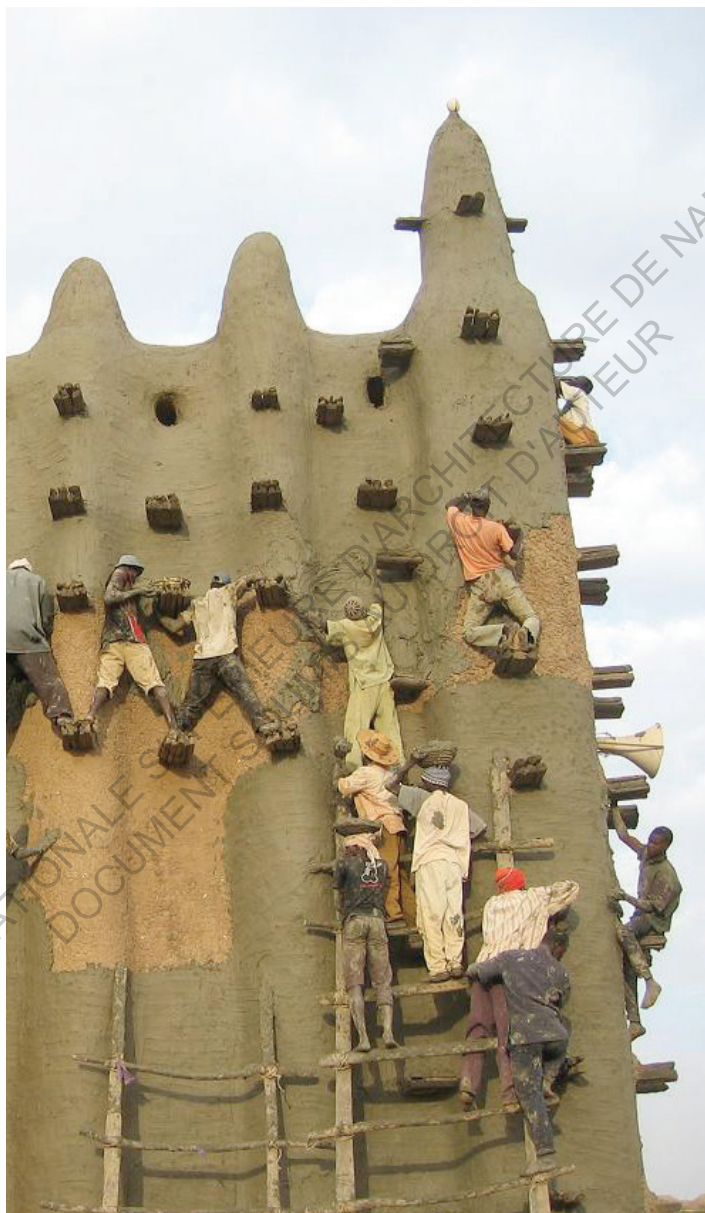
Le pouvoir du couple décideur-concepteur sur un édifice et sur la ville est incontournable. Nous avons vu de quelle manière sa tâche marque le temps et l’espace, comment il est légitimement l’auteur de la métamorphose de notre environnement. Dans un contexte contemporain peu soucieux de l’avenir, il pense rarement la disparition de son œuvre. A moins d’un développement de l’obsolescence programmée à des fins économiques, la régulation de la fin de vie d’une architecture est difficilement imaginable dans la situation économique, politique et culturelle actuelle. L’architecture pensée par sa finitude, quand elle n’est pas ultra marginale, s’intéresse à des projets à très court terme. Cependant une intuition profonde m’indique que la disparition peut être développée pour devenir la force du projet architecturale; non pas comme un but à atteindre mais comme une consécration à anticiper. Il faudrait alors repenser la commande elle-même ainsi que l’acte du bâtisseur, son statut et sa formation pour



imaginer une mutation du rapport au bâti. Dans la prolongation de la force décisionnelle et conceptrice, se développent l'acte de la construction même puis de d'appropriation du lieu. La transition entre ces phases d'un projet n'est pour le moment pas fluide. Trop souvent imposé, le produit est difficilement appropriable par la population.

Quand Shigeru Ban, architecte japonais, lauréat du prix Pritzker en 2014 parle d'architecture et d'amour il pointe une question cruciale et pourtant omise des débats et de la formation en architecture. Si l'architecture durable doit être, elle est une architecture qui est aimée. Et pour être aimée, il est nécessaire de concilier davantage les phases amonts et avalés du projet. Non seulement par des mesures de concertation - aujourd'hui très prisées des collectivités locales françaises - mais surtout par une implication directe du futur habitant à l'édification de son futur abri. L'amour du lieu devient une prérogative essentielle au durable. Ainsi, tous les ans au Mali des dizaines de maçons gravissent les façades de la mosquée de Djenné pour reprendre ses enduits et assurer la longévité de ce monument de terre.

Quand j'écris ces mots je pense à l'expansion de villes Africaines, là où la machine politique et administrative n'a pas encore gangrené tout un système. La force lobbyiste, notamment du ciment, a certes bouleversé les codes de la construction, les savoirs faire locaux et la manière d'habiter - ou de non-habiter : des Sénégalais contraints à dormir sur le pas de leur porte, quand la nuit leur maison de parpaings devient invivable sous la chaleur. En revanche bâtir dans ces



pays reste un acte relativement libre mais qui est simplement mal orienté. La force de l'open source peut être une arme redoutable afin de rappeler une autre manière de construire, plus adéquate au climat local, à l'économie, aux artisans, aux traditions, tout en satisfaisant un besoin évident de modernité, non globalisée.

L'introduction de ce travail de mémoire était la conclusion de mon rapport d'activité d'un an au Sénégal. Cette ouverture pourrait être l'introduction d'un travail de fond en Afrique appuyé par mes futures recherches dans le cadre de mon Projet de Fin d'Étude en 2016.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ICONOGRAPHIE

- Le Mépris - Jean-Luc Godard - 1ère et 4ème de couverture
- Photographie de Jéricho et Catal Uyük, cours de Pascal Filatre 2011 - p.21
- Plan de Milet - Hippadamos - p.23
- Plan de Arles - Source Inconnue - p.23
- Plan de Chicago - Pierre Charles L'Enfant - p.23
- Choghazanbil Ziggurat - Zereshk - p.25
- U-boat Bunker Saint-Nazaire - Kevin Leung - p.25
- Les plus hauts gratte-ciel du monde - Source inconnue - p.27
- Les ruines de la tour Dharahara après le séisme à Katmandou, au Népal, le 25 avril 2015 (PRAKASH MATHEMA/AFP) - p.27
- Les trois petits cochon, Walt Disney Company - p.29
- Bunker anti-atomique - Amande Douce Amère - p.29
- Cours D'Architecture Enseigne Dans L'Academie Royale D'Architecture - François Blondel - p.31
- La Tour de Babel - Pieter Brueghel l'Ancien - 1563 - p.33
- Wall Trade Center - Gentside - p.35
- Reconstruction works over Parthenon - Athènes - Mstyslav Chernov - p.37
- Lieu Unique - Nantes-Tourisme - p.39
- Boulevard of the history of architecture - Hans Dieter Schaal - p.41
- Hagar Qim #1 - Ervanowitz - p.43
- Hagar Qim #2 - Stefania Lombardi - p.43
- Singularités du territoire - Jérémy Binard - p.45
- Chute du mur de berlin source : nulle - p.49
- Berlin in NYC - Hippolyte Gilabert - p.49
- Affiche de campagne de François Hollande - Parti Socialiste - p.51
- Ligne Maginot - Ignis - p.53
- Insigne Ligne Maginot - p.53
- Athènes JO - MILOS BICANSKI - p.55

- Malfaçons aux Bains des Docks - JPHH - p.57
- Moucharabieh de l'Institut du Monde Arabe - Hippolyte Gilabert - p.59
- Entrée de Keur Leah - Richard Rowland - p.61
- Océanium de Dakar - Régis L'hostis - p.63
- Hippolyte @ Océanium - Atelier KOE - p.65
- Chapelle Rezk perspective - Atelier KOE - p.67
- Chapelle Rezk plan - Atelier KOE - p.67
- Clinique du jardin des plantes - L'Écho de la Presqu'île - p.78.79
- Désertion du village de Garipçe - Hippolyte Gilabert - p.80.81
- Le machefer de Trignac - Hippolyte Gilabert - p.82.83
- Valence - Teodoro Gilabert - p.84.85
- Sunny @ Kos - Hippolyte Gilabert - p.86.87
- La belle de Lipsi - Hippolyte Gilabert - p.88.89
- Ruine à Popenguine - Hippolyte Gilabert - p.90.91
- Effritement à Lisbonne : Victor Leroy - p.92.93
- Refuge Wear - Lucy Orta - p.97
- Discussion - Hippolyte Gilabert p.99
- Philharmonie de Paris #1 : Reuters - p.101
- Philharmonie de Paris #2 : Reuters - p.101
- Philharmonie de Paris #3 : Reuters - p.101
- Tempête Xynthia - France Télévision - p.103
- Future Highway near Istanbul - Ozgur Gelecek - p.105
- Vertical Chameleon - Edouard François - p.107
- Exodus - Rem Koolhaas - p.109
- « Obsolescence programmé » first on Google - OSF - p.111
- Palais de Justice de Nantes - Sven Jelure - p.115
- Third Bridge @ Garipçe - Hippolyte Gilabert - p.117
- Ruya project - Hippolyte Gilabert - p.119
- Photo Ruya Project - Hippolyte Gilabert - p.119
- The Art Geek 2013 #1 : Stephen Kovats - ARTE Creative - p.121

- Monument of Lipso - Hippolyte Gilabert - p.131
- Theatre - Yves Marchand et Romain Meffre - p.133
- Ruine de Tivoli - Piranèse - p.135
- Galerie en ruine - Hubert Robert - p.135
- Allemagne Année Zéro - Tevere Film - p.135
- Gordon Matta-Clark: Conical Intersect, 1975 - p.137
- Twelve Monkeys - Universal Pictures - p.139
- Inception - Warner Bros - p.139
- Crisis 3 - Electronic Arts - p.139
- Case peule - Richard Rowland - p.139
- Matière Grise - Crédit : Collectif Encore Heureux - p.141
- Ruins of a Gallery of Statues in Hadrian`s Villa at Tivoli - Giovanni Battista Piranesi - p.143
- Baltringue - Crédit : Sylvain David - p.145
- Photographie récente de Vincent Lambert - Marc Chaumeil - p.147
- Le Triomphe de la Mort - Pieter Brueghel l'Ancien - 1562 - p.149
- La Mort de Socrate - Jacques-Louis David - 1787 - p.149
- Chichén Itzá - Maps of World - p.151
- Opera de Sydney - National Library of Australia - p.151
- Antivilla - Crédits : Brandlhuber - p.153
- Nyan Car - Crédits : Hippolyte Gilabert - p.155
- U-House - Crédit : Tomio Ohashi - p.157
- Eglise Montigny-lès-Cormeilles - Crédit : Hans Walter Muller - p.159
- Catalogue Antagonismes II : l'objet au musée des Arts décoratifs de Paris, 1962 - Collection Yves Klein - p.161
- Maison flottante - Guy Rottier p.163
- Christchurch, New Zealand - Shigeru Ban - p.169
- Mosquée de Djenné, Mali - Charlotte Joy - p.171

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

BIBLIOGRAPHIE

- Claude Parent, Le mémorial, projet d'architecture, Paris, Dilecta, 2013, 120 pages
- Alain Charre, Hans Walter Muller et l'architecture de la disparition, Paris, Archibooks, 2012, 108 pages
- Stephen Cairns et Jane M. Jacobs, Building must die : A Perverse View of Architecture, Cambridge, MIT Press, 2014, 304 pages
- Sebastien Marot, L'art de la mémoire, le territoire et l'architecture, Paris, Editions de La Villette, 2010, 142 pages
- Julien Choppin, Nicolas Delon, Encore Heureux, Matière grise: matériaux, réemploi, architecture, Paris, Pavillon de l'Arsenal, 2014, 365 pages
- William McDonough et Micheal Braungart, Cradle to cradle : créer et recycler à l'infini, Manifestô, 2011, 240 pages
- Team of San Rocco, San Rocco 8 : What's wrong with the primitive hut ?, Milan, San Rocco, Winter 2013
- Bertrand Meheust, La politique de l'oxymore, Comment ceux qui nous gouvernent nous masquent la réalité du monde, Paris, La découverte, 2009, 161 pages
- Paul Virilio, Esthétique de la disparition, Paris, Galilée, 1989, 136 pages
- François Hartog, Régimes d'historicité, Présentisme et expériences du temps, Paris, Seuil, 2003

- Revue Hors d'œuvre, # 15 La Disparition, Dijon, 2004, 12 pages
- Roberto Peregalli, Les lieux de poussière, Sur la beauté de l'imperfection, Arléa, Paris, 176 pages, 2012
- TANIZAKI Jun'Ichiro, Éloge de l'ombre, 1933, Traduit du japonais par René Sieffert, 1993, Publications Orientalistes de France, 2001.
- Lacroix, S, Ruine, Paris: Éditions de la Villette, 2008
- Sébastien Marot, L'art de la mémoire, le territoire et l'architecture, Paris, Editions de La Villette, Collection « Penser l'espace », 2010, 142 pages
- Tita Reut, Yves Klein, Substitution, Artinprogress, 2006
- Keller Easterling, Subtraction, Critical Spatial Practice 4, 2014, 112 pages
- Jean-Claude Defossé, Petit Guide des grands travaux inutiles, Bruxelles, RTBF Édition, 1990
- Armand-Masson, Ligne Maginot, bastion inutile, Fasquelle éditeurs, 1942, 192 pages
- Antoine F. Nunes, Entretien avec Luigi Snozzi, Jean-Pierre Huguet Editeur, 2013, 180,4 cm déplié
- Maurice Blanchot, L'instant de ma mort, Gallimard, 2002, 15 pages

- Rem Koolhaas, « L'architecture tourne le dos à la ville », Magazine Books, janvier 2013
- Rem Koolhaas, Junkspace, Paris, Payot, 2011, 128 pages
- George Perec, La Disparition, Paris, Gallimard, coll. « Collection L'Imaginaire », 1989, 319 pages
- V.Willemin, Maisons mobiles, Editions Alternatives, 2004, 191 pages
- Aloïs Riegl, Le culte moderne des monuments, L'Harmattan, 2003, 124 pages
- Muriel Verbeeck-Boutin, « De l'axiologie », CeROArt, 4, 2009
- Anthony Gerbino, « Blondel, Colbert et l'origine de l'Académie royale d'architecture », Architecture et théorie. L'héritage de la Renaissance (« Actes de colloques »), 2011
- Code civil : article 1792, 1792-3 et 1792-6
- Le cas de Vincent Lambert examiné par la Cour européenne des droits de l'homme, Libération Société, 7 JANVIER 2015
- Pierre Lebrun, Interview de Hans-Walter Müller, Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, le 3 décembre 1997
- Émission *La Tête au Carré*, France Inter, Roberto Vargiolu et Haris Procopiou, le mercredi 21 janvier 2015

- Sebastien Marot, 'Exile on Main Street', Un manifeste relatif du sub-urbanisme, Cycle de conférences « Paysage », Paris, Pavillon de l'Arsenal, 99 minutes, 2009

- Penser la Vitesse, Stephane Paoli, La Generale de Production, ARTE FRANCE, 2009

- L'armée des douze singes, Terry Gilliam, Universal Pictures Atlas Entertainment, 129 minutes, 1995

- Inception, Christopher Nollan, Warner Bros, 148 minutes, 2010

- Allemagne année zéro, Roberto Rossellini, Tevere Film, 78 minutes, 1948

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR